

GASTON CHOQUET
LES AVENTURES DE COUCOU
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

Le Nain au collier de chien



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.

•C95374

LES AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS
AU PAYS DU SCALP

Le Nain au collier de chien

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS
PUBLICATIONS OFFENSTADT
(MAISON FRANÇAISE)
3, RUE DE ROCROY. 3

INTRODUCTION

Des circonstances bizarres ont amené au Texas un jeune Parisien de quinze ans, surnommé Coucou. Il y est réduit en esclavage par un cruel planteur, don Rodriguez Sancha, s'échappe et se lie d'amitié avec un digne Canadien, Thomas Laforest, dont il sauve la fille Pauline, et que Rodriguez a fait jadis condamner pour un crime qu'il a lui-même commis. Après une foule d'aventures où il risque cent fois sa vie, et où Thomas trouve la mort, Coucou devient le chef d'une troupe de Bonnets-Noirs, indiens de la tribu mi-civilisée des Cœurs-de-Feu, qui luttent avec l'assentiment secret du gouvernement américain contre d'avides et féroces aventuriers dont Rodriguez est un des chefs. Coucou, à leur tête, se couvre de gloire. Après maintes péripéties où il fait la connaissance du riche Américain Joë Templemore, diverses circonstances l'amènent en relations avec le père de Thomas qui veut venger son fils en s'emparant de Rodriguez. Coucou lui propose son appui qui est accepté. Éventé, le vieillard est poursuivi ; les Bonnets-Noirs, cachés au bord d'une rivière, attendent les assaillants.

Le Nain au collier de chien

I

Où la poudre parle encore.

A mesure que progresse la civilisation, l'existence se fait plus réglée, plus paisible, et, il faut bien le dire, plus morne. Mais, pour les hommes que les hasards de l'existence conduisent dans les pays neufs où il n'a à compter que sur lui-même, quelle vie mouvementée, que de péripéties, que d'événements, que d'imprévu ! Alors qu'il se croit perdu, que tout espoir paraît vain, soudain le salut vient ; et c'est au moment où il se croit en pleine sécurité que le péril et la mort parfois s'abattent sur lui.

Ainsi en fut-il pour les hommes qui venaient d'aborder au fond de la crique, si paisibles, parce qu'il se pensaient loin de l'ennemi, qu'à peine ils baissaient la voix pour converser entre eux. Une rafale

de balles s'abattit sur leurs groupes, les fauchant comme des épis mûrs, puis, à peine la fumée dissipée, des démons bondirent sur les survivants : les Bonnets-Noirs, après avoir sur le signal de Coucou, lâché leur décharge, attaquaient à l'arme blanche.

« Trente balles de vingt-quatre à la livre, murmura le Parisien qui n'avait pas quitté sa place, ça fait de la besogne ; ajoutez par là-dessus trente bonshommes de la trempe de mes lascars... J'ai bien peur que ces messieurs nos ennemis ne revoient pas en ce monde le ciel sous lequel ils naquirent ! C'est la guerre ! » Il y eut des cris, des râles, des imprécations, quelques détonations. Quand enfin, la fumée de la décharge se fut dissipée, la riante prairie offrait un spectacle effrayant, mais auquel pourtant, notre gamin commençait singulièrement à s'habituer ; une quinzaine de morts ou de blessés gisaient pêle-mêle ; en outre deux ou trois corps s'en allaient au fil de l'eau. Seuls, trois Cœurs-de-Feu avaient été atteints légèrement, ce qui n'avait rien de surprenant en égard à la soudaineté foudroyante de leur attaque.

« Deux blancs, peut-être, dit Arroonah, se sont enfuis à la nage, mais ils devaient être blessés et ne tarderont pas à devenir la pâture des poissons du Rio. — De ce

côté-là, opina Coucou, ça m'a l'air d'être fini à moins qu'il y en ait d'autres derrière, ce qui n'a rien d'impossible ; mais nous n'avons pas le temps de prendre racine ici, filons. » Guidée par les deux éclaireurs qui connaissaient l'emplacement du camp de Lenapua, la troupe se dirigea de ce côté, sans s'occuper davantage de Pierre Laforest qui, sans doute, ne rencontrerait nul obstacle sur sa route. A moitié chemin, le groupe de Coucou rencontra Lenapua lui-même suivi de ses guerriers et accourant selon sa consigne au bruit de la fusillade. « Vous vous êtes dérangé pour rien, copain, lui dit le Parisien, mais ce n'est pas de ma faute, je n'ai pas pu vous prévenir à l'avance. Vite, allons retrouver nos zèbres, j'ai comme un pressentiment que nous aurons besoin de leurs pattes. » Au pas de course, se frayant un passage à travers les taillis et les herbes, tout le monde rebroussa chemin, et parvint bientôt auprès des chevaux entravés dans une clairière et gardés par une dizaine d'hommes, y compris l'Espagnol.

« A cheval, et sortons de ce bois où on n'y voit pas à dix mètres devant soi, ordonna le Parisien. Moi, j'aime l'air et la lumière ». Le soleil allait apparaître, et déjà il faisait grand jour, mais une brume légère et bleuâtre flottait au ras du sol sur la plaine ondulée, couverte d'une herbe

basse, et coupée ça et là de bosquets qui s'en allait rejoindre les montagnes limitant la vallée du Rio-Grande. Nul être humain n'apparaissait et Coucou demeura un moment indécis. « Faut-il descendre le cours du fleuve, ou le remonter? murmura-t-il. Le meilleur parti serait peut-être de marcher à la rencontre des cavaliers annoncés, et par conséquent de descendre, mais s'ils sont déjà passés, nous risquons de leur tourner le dos, ce qui est le plus sûr moyen de ne pas les rencontrer. Donc, remontons. » Il prit alors la tête de sa troupe qui se mit en marche à allure modérée en longeant la forêt dans la direction qu'avait dû adopter le Canadien lui-même ; l'Espagnol, de son plein gré, suivait. Chaque fois qu'elle arrivait au sommet d'une éminence, quatre ou cinq hommes y restaient pour ne s'éloigner au galop que lorsqu'elle avait atteint la suivante ; ainsi était-il impossible d'être pris par derrière. Deux patrouilles furent en outre envoyées sur le flanc droit.

Pendant vingt minutes, rien ne fut signalé d'anormal, mais, à ce moment, un des Bonnets-Noirs de l'arrière-garde vint à toute vitesse annoncer l'approche d'une troupe lancée à grande allure et qui paraissait comprendre une centaine de cavaliers. « Ah ! ah ! fit Coucou, ces messieurs se décident. Eh bien ! les en-

fants, je crois qu'il va encore falloir faire parler la poudre. Suivez-moi. » Il atteignit rapidement le sommet d'une ligne de hauteurs, et parvenu de l'autre côté, fit mettre pied à terre à ses guerriers ; puis, tandis que quelques-uns restaient auprès des chevaux, il fit vivement coucher les autres, formant une seule ligne, dans les herbes sur le point culminant de la colline. « Défense de montrer le bout de son nez avant que j'aie crié « debout ! » commanda-t-il. Alors chacun se relèvera et feu à volonté. Surtout, tachez de bien viser et de ne pas envoyer votre plomb aux moineaux. »

La manœuvre fut exécutée avec l'ordre et la célérité habituels aux Cœurs-de-Feu. Coucou lui-même enlevant son noir bonnet, se plaça à genoux de façon à découvrir le terrain en avant de lui, masquant son visage de quelques branches feuillues arrachées à un arbre. L'attente, du reste, ne fut pas longue ; les cavaliers arrivaient dans un désordre parfait, chacun galopant ou trottant pour son propre compte. C'étaient tous des blancs, appartenant évidemment à la suite des planteurs assemblés à Cor-doba, et que leurs maîtres, avertis par quelque hasard de l'enlèvement de Rôdriguez, avaient lancés sur les traces de celui-ci.

Quand Coucou jugea la distance conve-

nable, il lança le commandement attendu : les premiers ennemis n'étaient plus qu'à quarante pas, et commençaient à gravir la colline, soixante pas en arrière. La moitié des Cœurs-de-Feu tira, le reste, selon la coutume immuable, réservant son feu. La surprise des poursuivants fut telle au bruit des détonations et au spectacle d'une quinzaine des leurs dégringolant sur le sol, que tous, ils s'arrêtèrent court. Puis une grande clamour monta où Coucou discerna ces mots hurlés en anglais et en espagnol : « A mort, en avant, passons-leur sur le corps !... Les cinq mille pesos, les cinq mille pesos !... » Mais quand ils arrivèrent au pied de l'escarpement une nouvelle décharge s'abattit sur eux, couchant encore à terre bon nombre des leurs. Alors, tandis qu'une partie s'écoulait à droite et à gauche, les autres refluèrent, et le Parisien en profita pour donner à ses hommes l'ordre de remonter à cheval.

« Je suis assez content, dit-il, ça n'a pas mal marché. Mes Cœurs-de-Feu ne sont pas encore des tireurs transcendants, mais ça viendra peut-être. Galopons, les amis, jusqu'à cette autre ligne de hauteurs que vous voyez là-bas, à cinq ou six cents pas ; nous y serons très bien placés pour jouir du coup d'œil et du paysage. » La dure leçon que venaient de recevoir les aventuriers, et qui avait mis hors de

combat presque un tiers des leurs, avait sans nul doute refroidi leur ardeur, car la position indiquée fut atteinte sans qu'ils se fussent montrés. Mais à peine les Bonnets-Noirs s'y étaient-ils rangés en bataille que leurs adversaires apparurent, marchant au petit trot, et ne s'avançant que prudemment. « On dirait que les voici plus calmes, observa le Parisien. Rien de tel qu'une bonne frottée pour rendre les gens pacifiques. N'empêche que j'aimerais mieux les voir dans cinq cents pieds de cassonade, que là, à mes trousses. Je grille d'envie d'entendre le papa Laforest me raconter son histoire, moi... »

A ce moment, il ne put réprimer une grimace : c'est que la situation venait de singulièrement se compliquer par l'entrée en ligne d'une nouvelle troupe de cavaliers presque aussi forte que la première, de sorte qu'au total c'étaient cent cinquante adversaires que ses Cœurs-de-Feu avaient maintenant en face d'eux : à peu près le double de leur nombre à eux. « Le papa Laforest en question, continua le loquace Parisien, a été gentil tout plein de nous attribuer le rôle d'arrêter la poursuite, c'est une marque de confiance qui nous honore infiniment. Seulement, il commence à devenir un peu lourd pour nos faibles épaules ce rôle. Ces gaillards-là la connaissent dans les coins, et les voilà qui se

séparent, les uns vont nous attaquer de front, les autres de flanc. Pour une stratégie tapée, on ne peut pas dire que ce n'est pas une stratégie tapée... » Se dressant sur ses étriers, il jeta rapidement un regard autour de lui, puis il ordonna d'un ton bref. « Ça va mal tourner pour nos jolies bobines, les enfants. Suivez-moi. » Et tout l'escadron partit au grand galop, tournant le dos à l'ennemi, qui salua cette retraite ressemblant à une fuite par des acclamations de triomphe. La course se poursuivit pendant une dizaine de minutes, puis, comme il parvenait en haut d'un escarpement dominant au loin la plaine, Coucou aperçut à une assez grande distance un groupe d'une dizaine d'hommes à cheval qui eux aussi filaient dans la même direction et qu'il supposa se composer de Laforest, de ses auxiliaires et du prisonnier. Pendant quelques minutes encore, cette petite troupe longea la forêt, puis elle obliqua fortement à droite, paraissant se diriger vers une sorte de plateau assez escarpé. Et plusieurs Cœurs-de-Feu, doués d'une vue extraordinairement perçante, affirmaient qu'ils distinguaient très bien quatre ou cinq hommes, demeurés en arrière de leurs camarades, faisant des signaux dont la claire signification était qu'il fallait choisir ce plateau comme point de direction : puis deux

d'entre eux firent volte-face, et à toute allure, vinrent à la rencontre des Bonnets-Noirs.

« Pas malheureux, grogna le Parisien, qu'ils daignent s'occuper un peu de nous. Accélérons, les copains, puisque, décidément, il paraît qu'il y a quelque chose à faire de ce côté-là. Les chevaux, très dispos puisqu'ils s'étaient suffisamment reposés, dévoraient l'espace et les poursuivants perdaient peu à peu du terrain. Soudain l'Espagnol dont personne ne s'occupait, parce qu'on avait autre chose à penser, s'approcha de Coucou comme pour lui parler. « Vous êtes donc là, l'ami ! lui dit le Parisien. Hé ! hé ! on dirait que vous avez la mémoire longue, pas vrai ! C'est après vos cent vingt pesos que vous courez, probable ? Si je vous disais pourtant que je ne vous dois rien, puisque je n'ai pas utilisé vos renseignements ?... Mais rassurez-vous, je suis un honnête bonhomme, moi ; chose promise, chose due. — Bien, fit l'autre avec satisfaction. Mais ce n'était pas de cela que je voulais vous parler ; je comprends le plan de vos amis, sans doute qu'ils comptent se servir du cañon de Forena pour arrêter définitivement la poursuite. — Qu'est-ce que le cañon de Forena ? — Tout simplement le lit, à peu près à pic, d'un ancien torrent, autrefois affluent du Rio-Grande, aujour-

d'hui desséché, qui coupe complètement la vallée, sur une longueur de quatre lieues ; nous allons l'aborder approximativement en son milieu. Il existe deux ponts pour le franchir, vous savez ce qu'on appelle des ponts par ici, deux forts troncs d'arbres jetés d'un bord à l'autre, parallèlement, et d'autres, plus petits, assujettis transversalement pour former le tablier, or de ces deux points, un seul est accessible aux chevaux ; seulement, voici où est la difficulté : ceux-ci ne peuvent le passer que par petits groupes de quatre ou cinq à la fois, car il n'est pas très solide. Jugez du temps qu'il vous faudra pour le traverser. Avant que le quart de vos montures l'ait franchi, vos ennemis seront sur vous...

Eh bien ! répliqua Coucou avec calme, nous serons en très bonne position pour leur aligner une nouvelle frottée ; avec celle qu'ils ont déjà reçue tout à l'heure ça fera deux, ce que c'est que d'être fort en mathématiques, tout de même ! On en fait, de ces découvertes !... »

II

Le combat au bord du ravin.

« Singulières expressions, fit l'Espagnol avec un demi-sourire, dans la bouche d'un

sachem indien ! — C'est qu'il y a sachem et sachem, répliqua Coucou qui avait totalement oublié l'aspect sous lequel il s'était jusqu'alors révélé à son prisonnier. — Oui, fit l'autre en hochant la tête, il y a des Indiens qui sont Indiens sans être Indiens tout en étant Indiens. Il n'y a pas encore bien longtemps, il en existait un dans l'ouest, qui avait épousé la fille du grand chef de la puissante confédération des Comanches, et qui, disait-on, était un blanc. Il a été tué voici trois ou quatre ans, au Mexique. Plusieurs fois ses cavaliers firent trembler Mexico, dont ils s'approchèrent à moins de vingt lieues. On lui prêtait du reste de vastes desseins à la réalisation desquels il avait même commencé à travailler. Une balle a réduit tout cela à néant... — Quels vastes desseins? interrogea curieusement le Parisien. — Celui, entre autres, de partager le continent américain entre les Blancs et les Rouges. Et pour cela, il rêvait de réunir en un seul faisceau toutes les tribus indiennes actuellement éparses et hostiles les unes aux autres, de les conduire dans les déserts inexplorés de la côte du Pacifique, de les y exercer suivant les méthodes des Blancs, pour faire de leurs hommes non plus des guerriers, mais des soldats... — Après tout, interrogea le gamin, pour buoi me racontez-vous tout cela? — Parce

que le plan que la mort l'a empêché de réaliser, un autre peut le reprendre, et le mener à bien... »

Coucou ne répondit pas à cette suggestion fort claire et se contenta de sourire. D'ailleurs, il ne tarda point à arriver à portée de voix des deux hommes qui accourraient à sa rencontre et en qui il reconnut Bobby suivi d'un autre Européen qu'il n'avait jamais vu. « Vite, lui cria le premier, pressez l'allure de vos guerriers, sachem ; il faut défendre le pont de Frena jusqu'à ce que le vieux Pierre se soit mis en sûreté avec son prisonnier. — On m'a dit, objecta Coucou, que l'on pouvait tourner le cañon par ses deux extrémités. — Cela est exact. — En ce cas, les Blancs qui nous poursuivent ne chercheront même pas à forcer le passage ; ils se borneront à gagner à toute vitesse l'une des extrémités en question et à se rabattre ensuite sur les traces du Canadien. — Vous avez peut-être raison, mais alors que faire ? » Le Parisien se retourna sur sa selle, et ce qu'il vit le confirma dans sa supposition, les ennemis s'étaient partagés en deux fractions à peu près égales dont l'une suivait les traces des Bonnets-Noirs, tandis que l'autre remontait au grand galop vers le nord. Il donna le signal de la halte et se tournant vers Bobby. « Mon frère voit, dit-il. Les uns vont, en nous

attaquant, nous obliger à ralentir, tandis que les autres tenteront de rejoindre le père de Thomas Balle-Sûre pour délivrer le señor Rodriguez. Retournez auprès de vos amis, homme ; dites-leur qu'ils se gardent de détruire le pont, mais que, prenant soin de dissimuler leur marche, ils filent vers le Sud, c'est-à-dire vers le Rio. Au besoin qu'ils passent celui-ci à la nage. Celui que vous appelez Pierre Laforest, ou quelque autre d'entre vous, ne connaît-il pas au delà du fleuve quelque retraite où ses ennemis ne le sauraient rejoindre ?

— Peut-être, bien que nulle retraite ne soit sûre si l'adversaire veut sérieusement la découvrir. — Allez, homme ; et dites à Pierre Laforest que l'Oiseau-Moqueur et ses Cœurs-de-Feu feront tout ce qu'il faudra pour retarder la poursuite de l'ennemi et même, s'ils le peuvent, pour l'obliger à fuir. — Mais ensuite ? Renoncez-vous donc à nous retrouver plus tard ? — Allez, vous dis-je. Ne savez-vous point que les guerriers rouges ont été dotés par le Grand-Esprit de sens si subtils qu'ils pourraient, s'ils le désiraient, suivre la piste de la légère hirondelle à travers les airs où pourtant son vol rapide ne semble laisser nulle trace ? »

Cette affirmation quelque peu excessive, mais tout à fait conforme à l'emphase indienne, abasourdit sans doute le géant,

car il n'insista pas et piquant des deux, s'en fut rejoindre le groupe qui, à quatre ou cinq cents pas de l'autre côté du ravin, l'attendait avec anxiété. « A nous, dit alors le gamin. Il s'agit de ne point faire de faux pas, parce que ce serait le plus sûr moyen de nous casser le nez. Examinons d'abord les lieux. Une courte description de ceux-ci nous paraissant nécessaire, nous allons l'esquisser en quelques mots. Le cañon courait dans une direction approximative, nord-sud ; sa largeur variait entre vingt-cinq et quatre-vingts mètres, sa profondeur entre dix et quarante ; partout, ses bords étaient beaucoup trop escarpés pour être franchis par les chevaux, mais en quelques points, des hommes agiles pouvaient descendre au fond et remonter de l'autre côté ; d'ailleurs, au dire de l'Espagnol Enrico Fualdez, il existait plusieurs passerelles pour piétons. L'endroit où était parvenu notre jeune héros était distant d'environ cinq cents pas du cañon et du pont praticable aux chevaux, et formait l'une des crêtes d'une ligne de faibles éminences d'où l'on découvrait assez loin dans tous les sens. Abandonnant la ligne des hauteurs, toute la troupe, sur les traces de son chef, reflua dans la direction du pont ; cette retraite fut accueillie par les cris de triomphe des blancs, qui jusque-là hésitants, se lan-

cèrent en avant. » Piaillez, moineaux, leur cria le Parisien ; si j'avais la liberté de mes mouvements, on verrait si, de près, vous avez une aussi jolie voix que de loin... Halte, et pied à terre tout le monde. Apprêtez les carabines. Vous, Lenapua, avec cinq ou six de vos loustics ramassez tous les chevaux et conduisez-les à l'abri derrière les rochers le long du ravin... » En un clin d'œil, les guerriers s'embusquèrent derrière des taillis, des tas de pierre, des levées de terre qui, à deux cents pas en avant du pont, formaient une sorte de rudimentaire et d'ailleurs peu redoutable fortification. « Feu à volonté ! Tapez dans le tas, c'est l'instant, c'est le moment, on commence ! » Les aventuriers indisciplinés et dépourvus de chefs obéis, arrivaient en masse, ou pour mieux dire, en tas... Les balles s'abattirent à bonne portée sur cette cohue et les plus avancés des cavaliers culbutèrent ; une vingtaine d'hommes restèrent sur le terrain, tandis que les autres tournaient bride ; car leur intention n'était pas d'engager un combat sérieux mais simplement d'obliger leurs adversaires à s'immobiliser sur place, de façon à permettre que le mouvement de leur deuxième fraction s'accomplît sans obstacles.

Or, justement l'intention de Coucou était de troubler cette randonnée, et de

barrer le passage aux poursuivants. Un coup d'œil lui apprit que le « vieux Pierre » avait disparu avec son captif et ses compagnons, échappant ainsi à la vue des aventuriers : il ne lui restait donc plus qu'à franchir à son tour le ravin pour aller s'établir en travers de la route que devait suivre le détachement ennemi envoyé vers le nord. Mais ce coup d'œil lui montra aussi un spectacle inattendu et qui, pour l'instant accapara son attention. Au trot très paisible de ses chevaux, une troupe d'une dizaine de guerriers indiens s'avancait dans sa direction, s'apprêtant à franchir le pont. Or, ces guerriers portaient le costume des Cœurs-de-Feu, mais non le bonnet noir, et la vue perçante de notre gamin, lui révéla que tous lui étaient inconnus sauf deux qu'il reconnut pour faire partie de la fraction de sa troupe qu'il avait laissée à la garde des blessés près de Pilcomayos ; et ces deux-là non plus ne portaient pas l'insigne des « desperados »...

« Va se passer quelque chose, les enfants, gouailla le Parisien, voilà des ambassadeurs qui nous arrivent. Mon page, mon beau page continua-t-il en fredonnant, quelles nouvelles apportez?... Outre de boufre ! » Une balle qui après avoir ricoché à deux pas de lui venait de lui frôler littéralement la joue lui avait arraché cette

exclamation, ramenant en même temps ses regards vers ses ennemis. Ceux-ci à l'imitation de ceux qu'ils combattaient, avaient mis pied à terre et, déployés en tirailleurs, prodiguaient leurs balles sans résultat appréciable du reste, car ils étaient presque hors de portée. « Cessez le feu, là-bas, ordonna le Parisien à ses hommes, inutile de brûler notre poudre pour l'unique plaisir des corbeaux, vautours, pinsons, et autres habitants du ciel... Lenapua, avancez à l'ordre, fiston. Prenez encore une douzaine de lascars avec vous et écoutez bien ce que vous allez en faire. Vous en enverrez huit en reconnaissance sur l'autre rive, en remontant vers le nord à la rencontre des terribles bonshommes qui ont avec une jugeotte qui leur fait le plus grand honneur, contourné le cañon ; ils choisiront quelques endroits un peu élevés où ils s'installeront par groupes de deux, de façon à me prévenir dès que ces aimables gentlemen seront en vue... Les autres, Lenapua, vous les joindrez à ceux que je vous ai déjà confiés, et à vous tous, vous vous débrouillerez pour faire passer les chevaux, tous les chevaux, de l'autre côté du ravin, examinez bien le pont, pour ne pas le faire écrouler en lui imposant une charge exagérée... »

Ces ordres furent aussitôt exécutés, mais il fallait compter que le franchis-

sement du pont par plus de quatre-vingt-dix chevaux (y compris ceux de remplacement, et de bât), durerait bien un bon quart d'heure, et, certainement, l'ennemi profiterait de cette circonstance pour prendre l'offensive. Cette prévision ne manqua pas de se réaliser ; à peine les éclaireurs, puis, derrière eux, un groupe de cinq chevaux se furent-ils engagés sur le pont, que les aventuriers, devinant sans peine les intentions des Bonnets-Noirs, remontèrent à cheval et se répartirent en un vaste demi-cercle « fourrageurs », qui s'avança concentriquement vers la position des Indiens. « A vos carabines, copains, ordonna le Parisien et tenez-les à distance. Il faut les empêcher de venir trop près, parce que, sans cela, ils bombarderaient nos braves canassons, ce qui serait une idée d'un goût déplorable. » La fusillade recommença donc, sans toutefois arrêter la marche des assaillants, qui, malgré quelques pertes, continuaient d'avancer. Ce fut alors que Coucou, fort occupé à constater leurs progrès, se souvint de ceux qu'il avait appelés « les ambassadeurs ». Il se retourna et les vit à vingt pas derrière lui.

III

Où les poursuivants sont poursuivis à leur tour.

Il se dirigea vivement vers eux et d'un rapide regard scruta leurs visages pour se rendre compte de leurs dispositions : tous paraissaient vivement intéressés par le spectacle du combat et leurs narines humaient délicieusement l'odeur de la poudre. « Que le Grand-Esprit prenne mes frères sous sa protection, dit le Parisien, du ton pénétré qui convenait. Ils viennent sans nul doute d'accomplir un long voyage ; leurs frères n'en sont que plus heureux de les accueillir. — Salut à l'Oiseau-Moqueur, salut aux Bonnets-Noirs, répliqua gravement le personnage qui marchait en tête, un Cœur-de-Feu d'une quarantaine d'années petit et trapu, au visage intelligent et même rusé. Comme l'a dit le jeune sachem, ses frères ont pour le rejoindre marché bien des jours et des nuits ; ils bénissent le Grand-Esprit qui les a conduits vers lui alors qu'ils commençaient à craindre de ne jamais le rencontrer. Pourtant, ils ne voulaient pas retourner dans leurs villages sans s'être acquittés auprès de lui du message dont les

a chargés leur grand chef Bill-Bull. — Haugh ! approuva le gamin. Mais lorsque les balles sifflent, les langues doivent rester en repos. Mes frères répèteront à l'Oiseau-Moqueur ce qu'ils ont mission de lui dire quand le combat sera terminé. — Qu'il en soit ainsi. Nous allons conduire nos chevaux de l'autre côté du ravin, puis nous viendrons apporter aux Bonnets-Noirs le concours de nos carabines. »

« Pas de refus, grogna Coucou, tandis qu'en hâte, les douze guerriers retournaient vers le pont où Lenapua et ses auxiliaires s'occupaient à faire traverser les montures. Ces gaillards-là deviennent, ma foi, joliment entreprenants, et douze fusils de plus ne nous feront pas de bobo. » Les aventuriers en effet, sans se laisser intimider par la fusillade, continuaient d'avancer, chacun d'eux faisant très habilement caracoler et volter son cheval pour rendre plus difficile le tir des Indiens. Nul n'ignore combien il est dangereux pour une troupe quelle qu'elle soit, régulière ou non, de battre en retraite devant un ennemi résolu, sans s'exposer à un désastre, et le péril s'aggravait pour les Cœurs-de-Feu de ce qu'ils étaient à pied, tandis que leurs adversaires étaient montés. Coucou jugea au bout d'un moment qu'il était temps d'en finir ; Lenapua avait à peu près terminé sa tâche et il ne s'agis-

sait plus que de faire passer le pont par les soixante-dix Cœurs-de-Feu devenus pour un instant fantassins. Par son ordre, ceux-ci se formèrent donc en deux troupes compactes qui se retirèrent vers le ravin, faisant un feu d'enfer pour tenir leurs ennemis à distance. Ceux-ci, intimidés par les pertes qu'ils avaient déjà subies et qui atteignaient bien un bon quart de leur effectif, n'osèrent en venir à la charge, c'est-à-dire au corps à corps, de sorte que l'entrée du pont fut atteinte sans trop de difficultés.

« Une dernière décharge, les enfants, ordonna Coucou, et, après, que chacun prenne ses jambes à son cou pour gagner l'autre côté du ravin. Un sucre d'orge et un paquet de marrons confits à celui qui arrivera le premier ! » L'ordre fut promptement exécuté, puis une dizaine de coups de hache suffirent à précipiter le pont au fond du canon cependant que les Bonnets-Noirs se hâtaient d'enfourcher leurs montures ; les morts, qui étaient au nombre de cinq furent déposés hâtivement dans une anfractuosité que l'on ferma tant bien que mal avec des brocs de rochers ; on assujettit, suivant la coutume, les huit blessés sur leurs montures au moyen de cordes, puis la troupe tout entière s'ébranla, saluée par les clameurs et les coups de feu des blancs demeurés

sur l'autre rive. Les nouveaux venus s'étaient mêlés aux rangs de leurs compatriotes, conversant avec l'un et l'autre, sans que nul manifestât ni surprise, ni curiosité, ni joie de leur arrivée : ainsi le voulait la politesse rouge.

Le Parisien conduisit ses cavaliers à cinq cents pas environ du ravin, et là, il les forma en bataille, face au nord, attendant que ses éclaireurs lui annonçassent l'arrivée du deuxième groupe ennemi. Celui-ci se faisait étrangement attendre, et Coucou en venait à se demander s'il n'avait pas filé directement vers l'ouest, supposant, pour une cause ou pour une autre, que Rodriguez avait été emmené dans cette direction, quand les veilleurs arrivèrent à grande allure annonçant l'apparition de l'ennemi qui, avançant avec prudence et précédé par plusieurs petites patrouilles comme s'il avait craint une embuscade, longeait le cañon de Forena dans la direction sud-nord. A peine avaient-ils achevé leur rapport que le gamin ordonnant à Arroonah de le suivre et aux autres d'attendre sur place son retour, s'élançait au galop vers le nord.

« Copain, dit-il à son fidèle ami, j'ai dans l'esprit qu'il va y avoir du nouveau. Qu'est-ce que c'est, d'après vous, que ce message de Bill-Bull? Vous n'en savez

rilen? Je m'en doutais, ne cherchez pas, parce que premièrement vous ne trouveriez pas, et deuxièmement ça vous fatiguerait le cerveau, ce qui pourrait vous faire attraper une méningite ; et une méningite on en casse sa pipe avec une facilité désolante. En tout cas, quelles que soient les intentions de ce vieux malin de Bill-Bull, je me suis fourré dans la caboche que les Bonnets-Noirs touchaient à leur fin finale, c'est-à-dire que... Bon, nous voici assez loin, nous continuerons une autre fois cette petite conversation... Sapristi ! Ils ne se pressent pas, en effet ! Pour moi, ils ont tout bonnement la frousse. En gens intelligents, ils ont deviné, en entendant le « raffut » des coups de fusil, que nous avions passé le ravin et que nous méditions de leur jouer un sale tour ; alors, ils se méfient... » En effet, de l'endroit où il était arrivé, il distinguait nettement la troupe des aventuriers, forte d'environ cent combattants, qui, précédée et flanquée de petits détachements de trois ou quatre cavaliers, progressait au petit trot suivant une direction parallèle au cañon, et à deux cents pas de celui-ci.

Coucou réfléchit quelques secondes, puis sans mot dire, il fit demi-tour et rejoignit les siens ; alors, il donna rapidement et clairement ses instructions. Lenapua, avec trente hommes, allait s'établir sur

une crête à la hauteur du pont, face au nord ; il arrêterait par son feu, sans reculer d'une semelle, la marche de l'ennemi. Pendant ce temps, le reste des Cœurs-de-Feu, soit une cinquantaine d'hommes, décrirait un vaste mouvement tournant pour prendre celui-ci en flanc. Lorsque cette deuxième fraction serait en contact avec les blancs, Lenapua et les siens la chargerait de front à leur tour.

Le double mouvement commença aussitôt. Se masquant adroitemment par les collines et les plis de terrain, le Parisien, suivi de son détachement, décrivit un grand arc de cercle, puis se rabattit à droite pour marcher perpendiculairement au ravin ; quelques coups de feu lui révélèrent que les aventuriers étaient aux prises avec Lenapua, mais il constata avec étonnement que la fusillade était très peu nourrie. « Il y a du louche, murmura-t-il... » A peine achevait-il ces mots qu'une lointaine clameur, mêlée à une série de décharges précipitées vint le confirmer dans sa supposition. Il se lança à toute vitesse du côté du combat, et contempla bientôt un spectacle auquel il ne s'attendait guère. Les aventuriers, dès qu'ils avaient entendu siffler les premières balles, s'étaient réunis en une seule masse, et résolument ils avaient chargé.

Maintenant, on les voyait, tourbillonnant autour de la petite troupe de Lenapua, qui certainement n'allait pas tarder à succomber sous le nombre.

« Ah ! les coquins, vociféra Coucou, ah ! les gros malins, ils croient avoir fait là quelque chose de très fort ! Attention, gare de dessous, ça va chauffer ! En avant, les amis, tombons-leur sur le dos comme la pauvreté sur le monde et faisons-en une bouillie, une panade, une purée, un hachis, un... » La suite se perdit dans le redouté cri de guerre des Cœurs-de-Feu, qui de toute la vitesse de leurs rapides coursiers volaient au secours de leurs compagnons. Et il arriva ce qui ne pouvait manquer d'arriver. Surpris par cette attaque à laquelle ils ne s'attendaient pas (on sut plus tard qu'ils avaient cru le reste des Bonnets-Noirs filés vers le sud, sur les traces de don Rodriguez et de ses ravisseurs), les aventuriers s'affolèrent, les uns voulurent faire face à la charge, d'autres s'acharnaient sur Lenapua et ses hommes, d'autres encore s'éparpillèrent dans tous sens, puis brusquement la panique se mit parmi eux, comme elle se met facilement dans toute troupe privée de discipline et où personne ne commande. De sorte que ce fut à peine si les Bonnets-Noirs purent atteindre quelques-uns de leurs adversaires qu'ils percèrent impitoyablement de

leurs lances. En un clin d'œil, les cent cavaliers furent dispersés dans tous les sens, poursuivis à outrance par les Indiens à qui le Parisien avait donné l'ordre de les refouler le plus loin possible et de les empêcher de se reformer. Pour lui, il resta près du pont avec Arroonah, Lenapua, et une dizaine de ses guerriers.

L'intervention du Parisien, et de son détachement avait été fort opportune, car, sur un effectif de trente combattants, Lenapua en avait déjà onze hors de combat, dont quatre tués ; en outre sept chevaux avaient été mis hors d'état de servir. « Je sais bien, grommela Coucou, qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, malgré ça, me voilà avec neuf morts et quinze blessés : c'est un chiffre !... Ah ! ces mouvements tournants ! Ça a du bon quand ça tourne bien, mais quand ça tourne mal, ou seulement à moitié bien, ça fait un joli grabuge !... Aussi, ça devient ridicule de se battre tout le temps à un contre deux ou contre trois, il serait temps d'intervertir les rôles : ce sont toujours les mêmes qui sont obligés de se démener comme des grenouilles dans une marmite d'eau bouillante, pour éviter de recevoir la pile ; ce n'est pas juste ça !

Tandis que ses compagnons s'occupaient des morts et des blessés, il contemplait

la plaine où la poursuite continuait furieusement sans que les aventuriers arrivassent à l'enrayer. Une main se posa tout à coup sur son épaule, et il se vit en face de l'Indien qui lui avait déclaré être chargé d'un message de Bill-Bull, sachem des Cœurs-de-Feu.

IV

Importante communication.

« Fichtre ! s'exclama le Parisien, c'est ma foi vrai que vous êtes là ! Pensais plus du tout à vous, pardon excuse... Alors, que dit mon frère ? Bill-Bull, grand, redoutable et avisé guerrier, lui a, m'a-t-il dit, confié des paroles qu'il doit répéter à son fils, l'Oiseau-Moqueur, qu'il les répète, les oreilles de l'Oiseau-Moqueur sont ouvertes. » L'Indien ne répondit pas sur-le-champ. Sans se presser, il descendit de cheval et s'accroupit au pied d'un petit buisson ; alors, il tira de son sac l'inévitale pipe qu'il bourra, l'alluma avec soin et ce fut seulement après la fin de toutes ces opérations qu'il se décida à prendre la parole. « Les Cœurs-de-Feu, dit-il lentement, furent autrefois un grand peuple, et nombreux furent parmi eux les guerriers dont le nom mérite d'être répété

de générations en générations ; parmi ces vaillants, l'Oiseau-Moqueur ne tarderait pas à acquérir une place, car ses débuts sont tels qu'ils permettent de lui prédire une carrière fertile en exploits. Voilà d'abord ce que Bill-Bull m'a chargé de lui dire. — La louange, répliqua le gamin, vaut ce que vaut l'homme dont la bouche l'a proférée. Dans celle de Bill-Bull, elle est plus précieuse que les rayons du soleil, sans lesquels pourtant les êtres seraient plongés éternellement dans les tristesses et les épouvantes de la nuit. — Mon frère parle comme il se bat ; si j'avais un fils, je voudrais qu'il lui ressemblât... Maintenant qu'il réponde à ma question : qu'est-ce que l'Oiseau-Moqueur ? — Ce que c'est que... dame, fit le Parisien interloqué et oubliant une seconde son rôle d'Indien, c'est un bonhomme avec une tête, deux bras, deux jambes... — Sans doute. Mais c'est aussi le sachem des Bonnets-Noirs. »

Il y eut un silence, Coucou qui, bien entendu, avait pris place en face de son interlocuteur et allumé lui aussi sa pipe, en profita pour se redresser et examiner les alentours. Quelques Cœurs-de-Feu revenaient au trot vers le pont, mais le plus grand nombre, emportés par leur ardeur, avaient disparu au delà des collines. Un peu inquiet, car il craignait

l'intervention du groupe ennemi demeuré sur l'autre rive et qui pouvait fort bien contourner à son tour le ravin, rallier les débris de celui qui venait d'être dispensé et recommencer le combat, il pria Lenapua d'envoyer dans tous les sens des estafettes chargées de calmer les enragés et de les ramener au point de concentration. Ensuite il revint à son interlocuteur qui reprit : « L'Oiseau-Moqueur est le sachem des Bonnets-Noirs. Mais que mon jeune frère m'écoute avec attention — ces Bonnets-Noirs ne sont pas de vrais Bonnets-Noirs. Ceux qu'autrefois l'on désignait sous ce nom étaient des guerriers qui avaient quitté leurs villages sans espoir de retour, et sans en demander la permission à leur sachem, ni à leurs pères ; ils n'avaient d'autres chefs que ceux qu'ils se choisissaient, ils n'avaient ni amis ni ennemis, et vivaient librement dans la Prairie comme l'oiseau dans les airs ou le poisson dans l'eau des lacs. Mais les Bonnets-Noirs que commande mon frère sont autres ; ils ont quitté leurs villages par ordre de leur sachem, à qui ils continuent à devoir obéissance ; ce ne sont pas des isolés, ni des révoltés, ni des bannis, ce sont des guerriers qui ont été chargés d'une mission, pour la facilité de laquelle ils ont adopté le Bonnet-Noir. — Je sais cela, mon frère, interrompit le gamin.

Pourquoi rappeler ce que mon esprit n'a pas oublié? »

L'Indien retira sa pipe de sa bouche et levant solennellement la main : « Parce que, dit-il, cette mission est terminée. Que désirait Bill-Bull? D'abord que les planteurs renonçassent à s'établir sur le territoire de sa tribu ; ils y ont renoncé depuis la prise de San-Pedro, qui a amené la destruction de leur convoi et jeté parmi eux la discorde. Ensuite, que des troubles naquissent dans le Texas pour que les soldats du Grand-Père de Washington (le Président des États-Unis) eussent une raison pour pénétrer dans le pays et s'en emparer : bientôt ce sera chose faite, et les Visages-Pâles du nord (Américains des États-Unis) vont marcher sur le sentier de la guerre contre ceux du sud (Mexicains). — Comment, demanda Coucou fort intéressé, comment mon frère sait-il cela? — Bill-Bull a reçu un envoyé du tottem (général) qui commande à la frontière du Texas, et il a su par lui que la guerre ne tarderait pas. C'est pourquoi il m'a envoyé vers l'Oiseau-Moqueur pour que l'Oiseau-Moqueur ramène ses braves guerriers à leurs villages. — Et comment avez-vous pu nous découvrir? — Grâce aux renseignements que j'ai recueillis à Pilcomayos, et à ceux que j'ai obtenus ensuite sur ma route. — Personne ne vous

a attaqués? — Cent guerriers m'escortaient ; ils sont campés à une journée de marche vers le nord, dans le désert et je n'ai amené avec moi que ceux que mon frère a vus, parce que la fouine passe où ne passe pas le buffle, une petite troupe où ne passe pas une grosse. — Bien. Que mon frère continue. — Quand nous serons tous revenus dans notre tribu, les Bonnets-Noirs quitteront leurs Bonnets-Noirs, et ils formeront sous les ordres de l'Oiseau-Moqueur une troupe qui, avec d'autres contingents des Cœurs-de-Feu aidera les soldats du Grand-Père à chasser du Texas les Visages-Pâles du sud. Ainsi parla Bill-Bull, dont j'ai rapporté fidèlement la volonté. »

Le Parisien fronça les sourcils et resta quelques secondes songeur, puis il se leva brusquement. « Eh bien ! dit-il, je vais répondre à mon frère. J'avais prévu déjà, qu'un jour un Cœur-de-Feu viendrait m'apporter un message analogue ; et mon esprit avait réfléchi, et voici ce qu'il m'a dicté. Que mon frère reconduise lui-même les Bonnets-Noirs à leurs villages, car l'Oiseau-Moqueur va, bien que son cœur pleure à cette pensée, se séparer d'eux. Mon frère le sait, l'Oiseau-Moqueur n'est point un homme à la peau rouge ; il a accepté de commander les Cœurs-de-Feu parce que ses ennemis étaient les mêmes

que les leurs, mais puisque la lutte contre ces ennemis est terminée par la volonté de Bill-Bull, il n'a plus rien à faire avec les Cœurs-de-Feu. L'Oiseau-Moqueur ne connaît pas les Visages-Pâles du nord, il ne connaît pas le Grand-Père de Washington, il n'a aucune raison de les aider à chasser du Texas les Visages-Pâles du sud : il n'interviendra donc pas dans leurs querelles. Et il ne veut pas y intervenir, mon frère, parce qu'il craint qu'un jour les hommes à la peau rouge regrettent d'avoir appelé chez eux les hommes venus du nord. Ceux-ci sont aussi avides et aussi impitoyables que ceux du sud et ils sont beaucoup plus forts. Que les Cœurs-de-Feu prennent garde, ils regretteront peut-être un jour les Visages-Pâles du nord !

Aux paroles de refus de Coucou, les traits de l'Indien avaient marqué de l'étonnement, bientôt masqué sous la traditionnelle impénétrabilité de sa race. Quand le Parisien eut achevé, il se borna à répondre : « Que compte donc faire l'Oiseau-Moqueur ? — Je l'ai dit : me séparer de mes Bonnets-Noirs et m'en aller... je ne sais pas où... mais ça, ce n'est pas grave, on se débrouillera toujours. — Que l'Oiseau-Moqueur au moins nous accompagne jusqu'aux territoires de notre tribu, qu'il fume le calumet avec Bill-

Bull. » Coucou secoua négativement la tête, puis en quelques mots, il raconta à son interlocuteur la rencontre de Pierre Laforest, l'enlèvement de don Rodriguez, expliquant qu'il ne pouvait abandonner le vieillard après lui avoir promis son appui. « Mon frère l'Oiseau-Moqueur a raison, approuva sans hésiter l'Indien. Qu'il prenne donc avec lui autant de ses Bonnets-Noirs qu'il voudra, tous s'il le juge bon, qu'il s'assure que les ennemis qu'il vient de combattre sont dispersés, qu'il aille retrouver le père de Thomas Balle-Sûre ; je lui donnerai quelques-uns des hommes qui m'ont accompagné, et qui, lorsqu'il jugera sa tâche terminée, le guideront vers notre camp du désert ; tous ensemble, nous partirons ensuite vers nos villages. »

La proposition eut, pour Coucou, un double résultat : elle le satisfit parce qu'il voyait ainsi la possibilité d'assurer, comme il s'y était engagé, la sécurité du vieux Laforest, et elle le rassura sur les véritables dispositions de Bill-Bull et de la tribu des Cœurs-de-Feu à son égard. Un instant, il avait craint que cet ordre inattendu de cesser ses opérations cachât quelque duplicité, issue soit d'un changement dans les plans du rusé sachem, soit des manœuvres des sorciers, soit de toute autre cause. Mais puisque Sittbock — c'était

le nom de l'envoyé de Bill-Bull — lui offrait de conserver ses Bonnets-Noirs pour l'accomplissement de sa tâche actuelle, ces craintes devaient très probablement être vaines. « Eh bien ! fit-il gaiement c'est entendu comme ça ; on se retrouvera à votre camp, après que j'aurai été dire bonjour à papa Laforest... et à notre vieil et sympathique ami Rodriguez. Zou ! grouillons-nous... Par exemple, du diable si je m'attendais à une histoire pareille, moi ! Ça devenait pourtant rudement intéressant, de se balader partout avec soixante ou quatre-vingts bonshommes à ses trousses qui vous obéissaient au doigt et à l'œil ! Sans compter que mes Bonnets-Noirs et moi on s'entendait comme les dix doigts de la même main ! C'est ça qui va me faire un changement quand je vais me retrouver tout seul avec Arroonah dans la Prairie... à moins que... Oui, des fois, on pourrait... Et Pauline, dans tout ça?... Ah ! et puis zut, on verra plus tard, c'est toujours malsain de penser à ce qu'on fera au siècle prochain, parce que les choses tournent régulièrement d'une autre façon qu'on ne les avait combinées... Oui, on verra, et il faudrait que je sois devenu joliment bête tout d'un coup pour ne pas me tirer à peu près proprement d'affaire ! »

V

Sur la piste de Pierre Laforest.

Le rassemblement des Bonnets-Noirs épars à la poursuite de leurs ennemis en déroute commençait à se dessiner. Coucou remarqua, non sans faire la grimace, que nombre de ceintures s'ornaient de sanglantes dépouilles cueillies au cours du combat. On se souvient qu'il avait toujours reculé devant la tentative d'amener ses guerriers à renoncer à cette inhumaine coutume du scalp. Il feignit de ne rien voir et profita de ce qu'il avait à sa disposition un nombre de cavaliers déjà assez important pour essayer de se renseigner sur les dispositions de l'adversaire. Il envoya donc des patrouilles le long du ravin, dans les deux sens, avec ordre de le franchir, si possible à pied, puisque l'unique passage accessible aux chevaux était détruit, et d'aller voir ce qu'était devenu le premier détachement adverse. Quelques guerriers reçurent mission de rechercher la piste de Pierre Laforest et de ses compagnons, ce serait autant de fait pour le moment où l'on se lancerait sur leurs traces. Quant au Parisien lui-même, il employa ses loisirs, en attendant

les rapports de ses éclaireurs, à interroger un blessé blanc abandonné par ses camarades et fait prisonnier après la délivrance de Lenapua.

Les réponses de cet homme, — originaire de Venezuela, et plutôt métis que blanc — révélèrent le sens de ses cris poussés par les assaillants lors de la première attaque : « Les cinq mille pesos, les cinq mille pesos ! » Après l'enlèvement de don Rodriguez, sur les circonstances duquel le blessé ne put du reste donner aucune indication, les planteurs affolés et exaspérés avaient promis cette somme à qui ramènerait leur collègue *vivant*. L'annonce d'une pareille récompense avait surexcité les appétits des nombreux aventureux formant la garde de Cordoba et l'escorte des actionnaires de la célèbre Société des Mines d'argent. Bon nombre d'entre eux avaient sauté sur leurs chevaux, les uns s'élançaient par la rive droite, d'autres par la rive gauche du Rio, d'autres encore filant en barques. Mais cette ardeur s'était assez vite calmée, car, très judicieusement, les poursuivants avaient observé que, selon toute apparence, les ravisseurs de don Rodriguez tueraient leur prisonnier s'ils se voyaient sur le point d'être rejoints ; il était donc fort peu probable que les cinq mille pesos fussent gagnés par personne et c'était à

cette considération qu'il fallait attribuer les hésitations des adversaires à qui les Bonnets-Noirs avaient eu affaire.

Ces révélations que récompensèrent la promesse de la vie et du scalp « saufs », rassurèrent et inquiétèrent à la fois notre Parisien ; car si elles lui donnaient l'espoir que les deux troupes battues n'insisteraient vraisemblablement pas, elles lui laissaient supposer que Pierre Laforest devait avoir à ses trousses d'autres ennemis désireux de gagner la forte prime ; il pouvait donc être urgent d'accourir à son aide, et c'était avec impatience que le jeune sachem attendait les rapports de ses estafettes. Enfin, les Bonnets-Noirs envoyés en reconnaissance revinrent un à un ; de leurs déclarations, il résultait que les deux troupes ennemis semblaient incertaines de ce qu'il convenait de faire ; plusieurs des éclaireurs avaient été témoins, à distance, de colloques animés, autant du moins qu'ils avaient pu en juger, et après lesquels ceux qui les avaient tenus avaient battu en retraite. Coucou conclut de là que ses adversaires, s'apercevant qu'ils avaient fait fausse route et que Pierre Laforest et son captif leur avaient échappé, n'étaient pas loin de renoncer à la poursuite. Aussi sa résolution fut-elle bientôt prise.

Il réunit quarante de ses Bonnets-

Noirs, à la tête desquels il rejoindrait Pierre Laforest, tandis que les autres, avec Sittbock, faisant un vaste détour par l'ouest pour éviter toute fâcheuse rencontre, rejoindraient les Cœurs-de-Feu établis à la limite du désert et escorteraient les blessés jusqu'à leur camp. Comme il était convenu, quatre des guerriers de Sittbock accompagneraient Coucou pour le guider ultérieurement jusqu'à ce même camp. Ces dispositions arrêtées, on passa tout de suite à l'exécution, et dix minutes plus tard les deux troupes se séparèrent.

« Les amis, dit le gamin à ses compagnons, s'agit de vous distinguer. Le papa de Thomas Balle-Sûre emmenant avec lui cette canaille de Rodriguez, a filé par là, — il montrait le sud ; seulement « par là », c'est un peu vague ; c'est quasiment comme si on vous disait de chercher une boule de loto dans les Buttes-Chaumont... Mais vous ne connaissez peut-être pas les Buttes-Chaumont, c'est vrai : vous y perdez, parce que c'est un endroit tout ce qu'il y a d'épatant, et qui n'a pas son pareil pour jouer à cache-cache... Malgré ça, il faut que vous me retrouviez les traces de papa Laforest, et papa Laforest lui-même. Allez-y ! » Silencieux et impasibles, une dizaine d'Indiens s'éparpillèrent dans la direction indiquée, le gros du

détachement suivant à deux cents pas. L'Espagnol Enrico Fualdez qui avait assisté en spectateur aux combats, chevauchait derrière Coucou, mais cette société ne plaisait pas beaucoup à notre Parisien. « Bon, fit-il, vous attendez toujours vos cent vingt pesos? Sans reproche, vous êtes tenace, et comment! Allons, on va vous les donner, bien que, comme je vous l'ai dit, vos fameuses révélations n'aient pas servi à grand'chose; mais par exemple, il faudra vous sauver et au trot, qu'on n'entende plus jamais parler de vous, pas plus que si vous étiez mort défunt, et même enterré. — L'Oiseau-Moqueur se méfie de moi, fit l'homme; il a tort. — Je me méfie, moi? Non, car si je pensais que vous puissiez me nuire, je ne vous lâcherais pas comme ça. Mais qu'est-ce que vous pourriez bien contre nous? — Pourrais-je quelque chose que je ne ferais rien. Mon seul désir est de fuir ce pays. » Sans répondre, le Parisien dénoua sa ceinture de cuir et exhiba les pesos qu'elle contenait. « La voilà, fit-il ironiquement, cette bonne galette, cette affreuse galette pour laquelle les plus braves gens du monde triment comme des chevaux de camion, d'autres se font trouer la peau, d'autres encore s'en vont finir leurs jours au bagne, d'autres zigouillent, volent « estampent » leurs contemporains à tour de

bras ! Regardez, mon ami Enrico Fualdez, n'en voilà-t-il des « picaillons », n'en voilà-t-il ! Hein, si je vous donnais tout ça, quelles « bombes », messeigneurs ! Mais vous n'aurez pas tout, faut en laisser pour les camarades ! Amenez-vous ici que je vous compte le prix des services que vous ne m'avez pas rendus ! » Les yeux luisants, l'homme insensible aux sarcasmes empocha la somme promise, puis prit le large, tournant le dos au ravin, et il disparut bientôt derrière une colline.

Le seul événement digne de remarque qui se produisit avant que l'on pénétrât à nouveau dans la forêt fut l'apparition lointaine d'une petite troupe d'une dizaine de blancs qui s'enfuit en apercevant les Indiens. Après deux heures de marche environ, on atteignit le bord du Rio ; des traces non équivoques montraient que, selon les conseils donnés à Bobby par notre Parisien, la troupe des ravisseurs l'avait passé à la nage, bien qu'en cet endroit il fût assez large et d'un courant rapide.

« Un bain en plein midi, ou presque, décrêta Coucou, ça n'a jamais fait de mal à des hommes ni à des zèbres ; allons-y ! Gare la poudre et les carabines, les copains, surtout. Noyez-vous si vous voulez, mais ne mouillez pas vos armes, voilà la consigne ! » Il y eut quelques petits incidents

tragi-comiques, quelques plongeons involontaires, mais l'essentiel fut que le détachement tout entier abordât sans encombrés sur la rive opposée. Après que chacun se fut secoué et tant bien que mal séché, on reprit la marche. La rive droite du Rio-Grande, comme la rive gauche était couverte d'une épaisse végétation, mais, à la différence de cette dernière passablement marécageuse ; parfois, Laforest et les siens, au lieu de couper droit devant eux, avaient dû se résigner à des détours assez longs pour éviter des cloaques impraticables. Il ne semblait pas d'ailleurs qu'ils eussent été poursuivis, car aucune trace étrangère ne se mêlait aux leurs. Les aventuriers avaient sans doute craint de tomber dans une embuscade et ils n'avaient pas osé se risquer dans cette forêt propice aux surprises et vraiment assez peu engageante.

Pourtant, après deux nouvelles heures de marche où les chevaux avaient beaucoup fatigué, les éclaireurs signalèrent qu'ils venaient de faire une découverte singulière : au pied d'un gros magnolier, ils prétendaient avoir rencontré des traces de lutte, puis celles d'un corps qu'on aurait traîné sur le sol pendant quelques mètres ; rien n'indiquait pourtant que du sang eût été versé. « Bon, opina le Parisien, c'est le señor Rodriguez qui se sera

débattu. A eux dix ou douze, ils n'ont pas dû avoir grand mal à le calmer. » Mais où la chose devint plus surprenante, ce fut quand l'on constata que la piste se divisait en deux parties, l'une filant tout droit, l'autre s'en allant à angle droit sur la gauche ; chacune avait été suivie par un nombre à peu près égal d'hommes et ceux qui avaient adopté celle de gauche étaient ensuite revenus sur leurs pas jusqu'au magnolier.

« Ah ! diable ! fit Coucou, voilà où l'auteur s'embarrasse. Qu'est-ce que ça peut bien signifier ? Au fond, il fallait bien nous attendre à une histoire de ce genre-là ; ça marchait trop bien, vous pensez, ça ne pouvait pas durer ! Quand il y a des complications à la clef, nous sommes toujours un peu là, nous autres ! » Finalement, il se résolut à envoyer une patrouille de cinq ou six guerriers sur la piste de gauche, tandis qu'avec le gros de sa troupe, il attendrait sur place son retour. Celui-ci se fit attendre une grande heure, et fut annoncé, de loin par une voix de rogomme, égrenant en anglais tout un répertoire abondamment composé de jurons, de malédictions et de menaces ; quand enfin la patrouille parut, Coucou ne put retenir une exclamation de surprise.

VI

Coup de théâtre.

Le spectacle qui s'offrait aux yeux de notre gamin était en effet aussi inattendu qu'angoissant. Trois Bonnets-Noirs venaient en tête, tenant en mains leurs chevaux et ceux de leurs camarades ; un autre suivait portant une énorme brassée de cordes ; enfin venaient un Cœur-de-Feu et un blanc tout souillé de boue, portant ensemble le corps inerte d'un autre blanc ; et dans ce dernier, Coucou reconnut Pierre Laforest, cependant que l'autre lui semblait présenter les traits de Sam Lee, le compagnon fidèle du vieux Canadien.

Le Parisien n'eut pas la peine de poser la moindre question, car à peine Sam l'eut-il aperçu qu'il éclata plus furieusement encore en anathèmes entrecouplant un récit plutôt embrouillé, où Coucou, pourtant finit par démêler tant bien que mal l'explication de cet extraordinaire événement. Explication étrange, mais qui n'en justifiait pas moins les prévisions de notre avisé gamin. Dépouillé de ses inutiles « hors-d'œuvre », voici quel fut le récit de l'ex-matelot, récit qui embrassa toute l'expédition, depuis le moment où Pierre

Laforest avait quitté la crique aux nérophars pour s'en aller, selon le plan convenu avec le capitaine de la goélette, cueillir Rodriguez à bord du petit navire.

La première partie du programme avait marché à souhait. Le fleuve, à partir de Cordoba était en tout temps fréquenté par des embarcations de toutes sortes, et celles qui portaient le Canadien et ses auxiliaires n'avaient rien qui pût particulièrement exciter la méfiance. Elles étaient donc parvenues sans encombre à la hauteur de la goélette mouillée à une encablure de la rive gauche, puis ceux qui les montaient s'étaient dissimulés dans les herbes de la berge, où ils avaient également caché leurs canots. Là-dessus l'obscurité s'était faite, et plusieurs heures s'étaient écoulées sans que rien vint troubler le calme ni le silence nocturnes ; mais soudain des lueurs étaient apparues sur le fleuve, c'était une grande pirogue éclairée par des torches qui amenaît à bord du petit voilier don Rodriguez Sancha en personne et son escorte, composée d'une douzaine d'aventuriers dont il se croyait sûr ; le moment d'agir était proche. Pierre Laforest et les siens entendirent les échos d'une vive discussion entre le capitaine de la goélette et Rodriguez, celui-ci, prétendant obliger celui-là à lever l'ancre sur-le-champ, malgré la nuit,

l'autre objectant les risques de la navigation à pareille heure. Finalement, le petit navire s'était mis en marche à la grande anxiété du Canadien qui voyait sa proie lui échapper ; mais il n'était pas allé loin et des exclamations de colère ou de désappointement révélèrent aux auditeurs attentifs qu'il s'était échoué — c'est-à-dire qu'on l'avait échoué.

Là-dessus, peu à peu, le brouhaha s'était apaisé, et deux longues heures encore s'étaient écoulées. Tout à coup de la goélette, une voix avait entonné une vieille chanson mexicaine intitulée la « Puerta de las lacrimas », qui était le signal convenu entre le capitaine et Laforest pour indiquer à ce dernier qu'il pouvait venir à bord, l'escorte étant hors d'état de résister. Le Canadien ne se l'était pas fait répéter, et, sautant dans une des barques avec Sam et deux autres de ses auxiliaires, il foulait bientôt le pont du voilier. « C'est fait, lui dit le capitaine nerveusement, le Sancha est attaché dans sa cabine, ses hommes sont ivres morts dans l'entrepont. Mais comme butin, il n'y a pas gras : deux mille pesos d'or, pas plus, c'est-à-dire quelque deux mille cinq cents francs pour chacun de nous ; c'est peu, en égard aux risques. » Il y avait eu une scène assez vive entre lui et les deux compagnons de Laforest qui l'accusaient

d'avoir « subtilisé » une partie de ce qu'il avait trouvé sur le planteur et ses hommes, mais le Canadien s'était interposé, avait reçu la part qui revenait à ses auxiliaires, embarqué don Rodriguez sur son canot qui prenait aussitôt le large, bientôt rejoint par l'autre. Les deux embarcations avaient alors remonté le fleuve à toutes rames, guidées chacune par un « flotteur de bois » qui se flattait de s'y diriger aussi bien qu'en plein jour ; pendant ce temps, le capitaine prenait ses dispositions pour deséchouer son bâtimen. Il était entendu qu'il déposerait ultérieurement sur la rive les aventuriers de don Rodriguez, dûment ligotés et bâillonnés, bien que la dose de narcotique qu'ils avaient absorbé avec les rasades généreusement offertes par l'équipage dût normalement les priver de sens pendant de longues heures.

Que s'était-il passé ensuite ? Avouons franchement que notre Coucou ne réussit jamais à éclaircir ce point d'histoire : toujours est-il que, peu de temps après que les deux canots eussent dépassé l'hacienda de Cordoba, ceux qui les montaient avaient entendu derrière eux un vacarme qui devait être infernal à en juger d'après les échos qui leur en arrivaient ; puis à de multiples indices, ils avaient reconnu qu'ils étaient poursuivis. Quelqu'un de la rive, pêcheur, ou chasseur, ou rôdeur, s'était-il

douté du sens des transbordements auxquels il avait assisté, invisible et muet? L'un des hommes de l'équipage, sautant à l'eau, ou bien l'un des aventuriers, mal endormi, avait-il gagné la berge et couru donner l'alarme à Cordoba, dans l'espoir d'une bonne récompense? Seul, le capitaine de la goélette aurait pu, peut-être, élucider le problème; or Coucou ne le revit jamais.

L'alarme et la poursuite n'en étaient pas moins des faits certains; sachant qu'ils jouaient leur existence, Laforest et les siens avaient ramé avec tant d'énergie qu'ils avaient atteint la crique aux nénuphars un peu avant leurs ennemis; la suite, nous la connaissons, et nous en arrivons au moment où le vieux Canadien, sur les conseils de Coucou qui s'était chargé de couvrir la retraite, avait filé vers le sud et traversé le Rio afin de gagner quelque cachette dans la vaste forêt marécageuse qui s'étendait sur la rive droite. Laforest faisait l'arrière-garde, le poste le plus menacé, tandis que Rodriguez, ficelé sur un cheval, était en avant sous l'escorte de quatre de ses ravisseurs et de Sam Lee lui-même. Parfois celui-ci s'en allait échanger quelques mots avec son vieil ami et plusieurs fois, au retour de ces courtes absences, il lui sembla qu'il interrompait un colloque entre le planteur, à qui l'on avait peut-être eu tort de retirer son

bâillon, et ses gardiens. Mais le brave matelot n'y avait guère attaché d'importance.

L'intention de Pierre Laforest était de gagner une région accidentée qu'il savait exister à une vingtaine de lieues dans le sud et où il pensait pouvoir facilement défier les recherches en attendant qu'il eût réglé ses comptes avec le planteur. Or, comme sa troupe arrivait au point où les Cœurs-de-Feu se trouvaient en cet instant au pied du magnolier, Bobby avait déclaré que les chevaux commençaient à donner des signes de fatigue et qu'il convenait de leur accorder un peu de repos, Laforest n'avait fait aucune objection et l'on avait mis pied à terre.

Et voilà que, tout d'un coup, alors qu'il était tranquillement occupé à se tailler une chique, le vieux matelot avait vu son ami s'effondrer comme une masse, assommé par derrière d'un coup de crosse sur le crâne, et lui-même n'avait échappé à pareil sort que grâce à un opportun saut de côté ; mais au même instant, Bobby, Raph et un autre se jetaient sur lui, le terrassaient, l'étranglant à demi, si bien qu'il perdait connaissance. Quand il était revenu à lui, il s'était vu solidement ficelé à un arbre en un lieu qu'il ne connaissait pas ; à un arbre voisin, Laforest était également attaché ne donnant plus signe de vie. En vain,

Sam s'était furieusement débattu ; désespéré, épuisé, ne comprenant pas, fou d'angoisse en constatant que son ami ne se ranimait pas, il avait eu enfin la joie de voir arriver la patrouille envoyée par Coucou qui les avait tous deux délivrés...

Pendant que durait ce récit, l'Homme-qui-connaît-les-herbes, aidé de deux ou trois de ses compagnons et de Coucou lui-même, s'efforçait de ramener à la vie l'infortuné Canadien, le cœur battait encore faiblement, mais une fracture du crâne était probable et dès lors, une issue fatale était à craindre. Un silence solennel régna quand Sam eut achevé, chacun attendant que le médecin-sorcier eût formulé son arrêt ; il se redressa enfin et dit gravement : « Le Grand-Esprit a décidé que le moment était venu, où le père de Thomas Balle-Sûre devait aller retrouver son fils ; l'homme blanc ne verra pas coucher le soleil qui brille à cette heure au-dessus de nos têtes ».

Assis sur un tronc d'arbre, la tête dans ses mains, les traits contractés, le Parisien considérait la face déjà cadavérique du vieillard, et des larmes coulaient sur ses joues sans qu'il s'en aperçût. Il ne disait mot et tous imitaient son mutisme ; on n'entendait que les cris des oiseaux et le cliquetis des mors que les chevaux agitaient en paissant l'herbe de la clairière. Soudain Pierre Laforest ouvrit les yeux,

des yeux hagards et déjà vitreux et il fit un effort pour se redresser ; Coucou s'élança et l'assit sur son séant en lui entourant le buste de ses bras. Lentement, le vieillard leva vers le ciel une main tremblante, puis d'une voix extraordinairement claire, il prononça lentement ces mots : « Si sur cette terre j'ai volontairement offensé quelqu'un de mes semblables qu'il me pardonne, car... je n'ai jamais eu l'intention de... nuire à personne ; que mon fils Thomas aussi me pardonne... de l'avoir injustement maudit et chassé... Celui qui causa sa perte est le même qui m'a fait assassiner... qu'il soit, qu'il soit... » Il n'acheva pas, sa poitrine se souleva en un souffle rauque et précipité, sa main retomba et ses yeux se fermèrent, mais cette nature de fer lutta encore près d'une heure contre la mort. Souvent des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres, il s'agitait, il essayait de se débattre. Enfin il se raidit en une suprême convulsion et glissa sur le côté. Pierre Laforest était mort.

VII

A la recherche des assassins.

Coucou resta longtemps plongé dans une sombre méditation ; près de lui, Sam Lee,

complètement affolé, murmurant des paroles sans suite, allait parfois craintivement toucher du bout du doigt la dépouille de son vieil ami, comme pour s'assurer que celui-ci n'était plus vraiment qu'un cadavre. A la fin, il empoigna le Parisien par l'épaule et le secouant furieusement : « Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que ça veut dire ? hurla-t-il. Mort ? Pourquoi, comment, mort ? Qui l'a tué ? — Il y a bien des canailles sur la terre, répliqua Coucou d'une voix sourde, et si l'on voulait les enfermer toutes, y aurait du travail pour les maçons, parce qu'il faudrait en construire des prisons ! » Il se tourna vers Arroonah et continua : « Vous souvenez-vous, vieux frère, comme ces flotteurs de bois nous avaient produit bonne impression ? Quelles têtes de braves types ils avaient et comme on voyait tout de suite qu'on avait affaire à « du bon marché », comme disait la concierge de mon papa... Et voilà, voilà ce qu'ils ont fait ! » Du doigt, il désignait le corps du Canadien, puis il poursuivit :

« Vous n'avez pas compris, Sam Lee, ce qui s'était passé ? Je vais vous le dire, aussi sûr que si j'avais été dans un petit coin où j'aurais tout vu et tout entendu. Pendant que vous vous en alliez blaguer avec ce pauvre Laforest, à l'arrière-garde, Rodriguez Sancha en a profité pour nouer

conversation avec ceux de vos compagnons que vous aviez laissés auprès de lui, et voici ce qu'il leur a dit : « Que vous a rapporté le coup de main auquel vous venez de vous livrer? Rien ou presque rien, en comparaison de ce qu'il vous rapporterait si vous étiez des gens intelligents. Suivez-moi bien : Pierre Laforest veut ma mort ; il m'emmène au loin, en un lieu où il pourra à sa guise se venger de moi, se repaître de la vue de mes souffrances et de mon désespoir. Une fois que je serai mort, tout sera dit et il ne vous restera plus qu'à chercher dans la fuite un refuge contre la vengeance des autres planteurs. Ne serait-il pas mille fois plus avantageux pour vous de me laisser vivre ! Je suis immensément riche et ma famille paiera la rançon que vous exigerez, quelle qu'elle soit. Débarrassez-vous donc de Laforest qui ne voudra à aucun prix accepter semblable solution emmenez-moi prisonnier dans quelque retraite sûre ; là, nous prendrons toutes dispositions utiles pour mon rachat, qui vous fera tous riches !... » C'est ainsi qu'a parlé Rodriguez, et ils l'ont écouté. Leur but était probablement de réduire simplement le Canadien et vous-même Sam à l'impuissance ; c'est pourquoi ils vous ont laissé la vie, se bornant à aller vous attacher au loin, afin d'embrouiller les pistes et de retarder notre marche. Mais ils ont frappé

trop fort, et Laforest n'a pas résisté... »

Les Cœurs-de-Feu approuvèrent d'un signe de tête : c'était certainement ainsi que les choses avaient dû se passer ; quant à Sam Lee dont l'âme droite et simple n'eût jamais soupçonné de telles machinations, il était complètement abasourdi. Enfin il éclata : « Où sont-ils, cria-t-il, que je les coupe en tranches pour en faire un repas pour les requins et les cachalots ! Mort de moi ! je veux... oui c'est moi qui les tuerai tous de ma main, de cette main que mon vieux Pierre avait tant de plaisir à serrer parce que, disait-il, c'était au moins celle d'un brave homme !... — Avant de songer à cela, dit froidement Coucou, il faut d'abord retrouver les assassins ; c'est ce que nous allons faire. Probable qu'ils ont dû prendre leurs précautions, mais je doute qu'ils soient de force avec nous. — Et quand vous les aurez pris, mon garçon, qu'est-ce que vous ferez d'eux ? — Vous me les donnerez. — Non, mais je leur appliquerai la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent, voilà ce qu'il faut à des gens pareils ».

Il ordonna que l'on préparât une sorte de litière sur laquelle serait déposé le corps du malheureux Pierre, et que l'on chargerait sur le dos de l'un des chevaux de rechange dont la petite colonne était accompagnée. Quand ce travail fut accom-

pli, la troupe se mit en route, avec, au centre, la funèbre dépouille qu'escortait, outre six Indiens, Sam affaissé comme une loque sur la monture qu'on lui avait donnée.

Brusquement, au bout de quatre heures de marche, le sol jusqu'alors à peu près plat s'ondula, l'humidité disparut et les hautes futaies firent place à une végétation plus épaisse, mais sensiblement moins élevée. Enfin la forêt se clairsemra et, comme la nuit allait venir, on déboucha dans une série de lignes de collines escarpées et parallèles les unes aux autres, rocheuses, et pour la plupart dénudées.

L'obscurité rendant impossible les investigations, Coucou résolut que l'on n'irait pas plus loin ce soir-là et le camp fut dressé. À tout hasard et pour le cas où la région complètement inconnue de tous, eût été fréquentée, il défendit d'allumer des feux et de profiter des dernières lueurs du soleil pour chasser ; il fallut donc se contenter de quelques morceaux de viande desséchée pour tout menu.

Cette nuit fut très triste ; enveloppée dans un manteau et fidèlement veillée par Sam Lee, la dépouille de Pierre La-forest se profilait lugubre et rigide aux rayons de la lune ; Arroonah avait demandé au jeune sachem s'il ne convenait pas de profiter de la halte pour procéder à

son ensevelissement, mais il avait reçu une réponse négative, après quoi notre Parisien, peu enclin pour une fois à la plaisanterie, s'était enfermé dans un mutisme complet. Il avait beau se dire que les échantillons de la race blanche qu'il fréquentait depuis son débarquement au Texas n'étaient pas la fine fleur des nations civilisées, il ne lui en venait pas moins une sorte de misanthropie à constater qu'à part quelques rares exceptions, planteurs, aventureurs, ouvriers des forêts ne valaient pas beaucoup mieux les uns que les autres. Et puis, il songeait à cette pauvre petite Pauline, privée successivement de son père et de son grand-père, à la destinée étrange de cette enfant jetée dès son plus jeune âge au milieu de redoutables aventures. Bref, il était songeur, et, jusqu'au soleil levant, il ne prononça pas un mot. Dès que la lumière du jour fut suffisante, il donna le signal du départ et la colonne se mit en route dans le même ordre que la veille.

La nature du sol ne tarda pas à rendre les recherches des pisteurs fort difficiles et à plusieurs reprises ils se crurent obligés de renoncer à pousser leur tâche jusqu'au bout, mais chaque fois leur prodigieuse sagacité les remit sur la bonne voie. Seulement vers dix heures du matin, il fallut renoncer à emmener plus loin les chevaux, de peur d'accidents, car les pentes rapides

des collines parsemées d'éboulis et de rochers branlants étaient impraticables pour les braves bêtes, même délestées de leurs cavaliers. « Bon, fit Coucou avec impatience quand ses éclaireurs lui rendirent compte de cette nécessité, mais les bons-hommes après lesquels nous courrons en avaient aussi, eux, des chevaux. Qu'est-ce qu'ils en ont fait? » La réponse ne tarda pas : à cinq cents pas plus loin des Cœurs-de-Feu découvrirent, cachées dans un fourré, des selles, des brides, bref tout un équipement équestre. Il y avait là de quoi garnir onze montures : ce qui correspondait à peu près au nombre des aventuriers qui tenaient société à don Rodriguez.

« Bizarre ! murmura Coucou. Les chevaux, ils les ont lâchés tout simplement dans les collines où ils ne mourront pas de faim, ce n'est pas ce qui me tourmente ; mais pourquoi se sont-ils ainsi privés de la collaboration de ces auxiliaires à quatre jambes ? — Parce qu'ils estiment ne pas en avoir besoin, opina judicieusement Arroonah. — Vous parlez comme une bibliothèque de soixante-quinze millions de volumes, mon frère Arroonah, approuva le sachem... Rassurez-vous, ce n'est pas une insulte, ça veut dire que si le Grand-Esprit avait parlé par votre bouche, il n'aurait pas mieux dit. Mais pourquoi ont-ils estimé ne plus avoir besoin de leurs « canassons » ? —

Parce que le pays qu'ils ont à parcourir désormais est plus facilement praticable aux hommes à pied, qu'aux cavaliers. — Ce qui signifie qu'apparemment, ils n'auraient pas l'intention de revenir plus tard par ici? Car, pour la traversée de la forêt, je crois qu'on est mieux sur une selle que sur ses pattes. — Sans doute est-ce là ce qu'il faut penser, mon frère Oiseau-Moqueur. »

Le Parisien haussa nerveusement les épaules. « Après tout, fit-il, ça n'a pas d'importance. Le tout est de les retrouver, surtout ce Rodriguez qui nous glisse encore entre les mains... Et nous les retrouverons quand même, pour les rejoindre, nous devrions faire le tour de l'Amérique et traverser à la nage l'océan Atlantique, la Méditerranée, et même le canal Saint-Martin. C'est celui qu'ils appellent Raph, le citoyen à tirades, qui faisait « la petite bouche » parce qu'on lui disait que le sachem des Cœurs-de-Feu était un de ses compatriotes, c'est celui-là que je voudrais bien revoir entre quat-zyeux ! Je lui demanderais si, de lui ou de moi, ce ne serait pas plutôt bibi qui aurais le droit de faire le dégoûté. Mais tout ça se réglera ; vous souvenez-vous, Arroonah ? Je crois que de ceux qui ont travaillé à tuer ce pauvre Thomas, ceux à qui ça a profité ne doivent pas se compter à treize à la douzaine. Eh bien ! ceux qui ont fait « le coup du lapin »

au papa de ce même Thomas, je leur donne amicalement le conseil de numérotter leurs abatis, eux aussi. Ils me dégoûtent, je ne le leur envoie pas dire, et moi quand les gens me dégoûtent, ou je leur tourne le dos, ou je tape dessus. Et ceux-là justement, je ne me sens pas d'humeur à leur tourner le dos ! »

Après cette tirade, tout bouillant d'une colère concentrée où se mêlaient le désir de punir les meurtriers du vieux Canadien et celui de rejoindre don Rodriguez sur qui du reste pesait une bonne part de la responsabilité morale de cette mort après tant d'autres crimes, le gamin assembla sa troupe et donna ses ordres.

VIII

Soolambock.

Il décida que dix de ses hommes resteraient au camp avec tous les chevaux ; ils garderaient avec eux Sam, complètement déprimé, ainsi que le corps de Pierre Laforest qu'ils enseveliraient décentement si le reste du détachement n'était pas revenu dans les quarante-huit heures. Avec cette dernière fraction, il allait se mettre à la recherche des meurtriers. « Ils ont de l'avance, fit-il, mais ça n'a pas d'impô-

tance, probable qu'ils connaissent quelque part par là une cachette, une grotte où ils vont remiser leur poule aux œufs d'or, pendant qu'ils traiteront de sa rançon. C'est cette cachette qu'il s'agit de découvrir, et au trot ! Il s'occupa de trouver pour le détachement qui devait rester à la garde des chevaux un emplacement convenable, suffisamment dissimulé, facile à défendre, et où les animaux trouvassent à paître, puis ayant fait ses recommandations au chef de cette fraction, appelé le Serpent-Noir, et réconforté un peu le brave Sam Lee, il se mit en route avec ses trente guerriers.

Nous ne les suivrons pas dans toutes les pérégrinations de cette poursuite, parce qu'elles seraient un peu trop monotones ; cent fois, sur ce sol dur, rocheux, peu fourni en végétation, coupé de vallées profondes, la piste fut perdue ; parfois les plus habiles des Indiens eux-mêmes déclaraient renoncer à la retrouver, mais toujours, sur un mot de leur sachem, tantôt amical, tantôt ironique, ils se remettaient à l'œuvre, et leurs efforts étaient couronnés de succès. Fort heureusement, cette région aride était très peu fréquentée, et il n'y existait d'autres traces récentes que celles laissées par don Rodriguez et ceux qui l'escortaient. En deux ou trois places, on découvrit des vestiges de feux allumés par

les fuyards pour préparer leurs repas ; évidemment, confiants dans leur avance, ils ne se pensaient pas très sérieusement menacés. Brusquement, trois heures au moins avant la nuit, Coucou ordonna la halte. « Dépêchez-vous de casser la croûte, dit-il à ses hommes ; après, vous vous paierez un petit somme si le cœur vous en dit, mais pas trop longtemps parce qu'il y aura ensuite du turbin. » Lui-même donna l'exemple, et peu après sous la garde de quatre sentinelles, tous s'abandonnèrent au repos.

L'intention du Parisien était la suivante : il avait remarqué que la direction adoptée par ceux qu'il poursuivait était franchement celle du sud-ouest ; il comptait donc se lancer de ce côté avec tous ses guerriers pendant la nuit ; un calcul très simple d'heures lui avait en effet appris que l'avance de ses ennemis ne pouvait guère excéder quelques lieues, il s'agissait de la regagner et ce ne pouvait être qu'en marchant, tandis que les autres se reposeraient. Certes, il risquait de perdre la piste, mais il se croyait à peu près sûr qu'en ne s'écartant pas de l'orientation indiquée plus haut, il la retrouverait assez facilement dès le soleil levé. Et il se fondait pour cela sur cette remarque que, tandis qu'au début les meurtriers s'étaient efforcés d'embrouiller et de mêler leurs traces, ils

avaient renoncé à cette précaution depuis plusieurs lieues ; c'est donc que jugeant impossible qu'on les retrouvât, ils filaient droit sur le but qu'ils s'étaient assigné.

Comme il arrive souvent, un incident vint déjouer les savantes combinaisons de notre gamin. Il commençait à peine à s'endormir quand il sentit une main lui toucher l'épaule, et une voix murmura à son oreille : « Oiseau-Moqueur, des Indiens rôdent autour de notre camp comme des loups autour de la proie qu'ils convoitent. »

Sans bruit, il se leva ; l'obscurité était complète, et seuls, des hommes du désert pouvaient la percer. Mais le Parisien était, lui aussi, rompu à ces nécessités de la vie primitive ; quand, en compagnie de l'homme qui l'avait appelé, il se fut glissé à une vingtaine de pas, il aperçut en effet des formes vagues qui rampaient avec une lenteur et un silence vraiment remarquables. Coucou n'hésita pas ; il savait que, selon la consigne, ses guerriers éveillés par les sentinelles, étaient prêts à repousser une attaque ; aussi, saisissant un de ses pistolets, il fit feu en l'air, comptant que la détonation amènerait les rôdeurs à dévoiler leurs intentions.

Presque aussitôt, une voix monta de l'ombre, crient en un langage indien assez différent de celui des Coeurs-de-Feu, mais pourtant compréhensible pour eux. « Que

les hommes gardent leur poudre et leurs balles ; ceux qui viennent vers eux veulent savoir qui ils sont et s'ils sont amis ou ennemis. — Que celui qui parle s'approche sans crainte, dit le Parisien, mais qu'il dise à ses amis de rester où ils sont. » Sur son ordre, ses guerriers enflammèrent deux de ces torches improvisées avec du bois résineux et dont chaque Indien porte toujours quelques échantillons dans son sac ; une vive lueur jaillit, et l'on vit s'avancer hardiment un Peau-Rouge de haute taille et singulièrement accoutré. De très haute stature, solidement musclé, il n'avait d'autre vêtement qu'une couverture jetée sur les épaules, et une sorte de caleçon grisâtre. Tout son corps était garni de dessins capricieux de couleur rouge noire, à l'exception des sourcils peints en blanc ; ses cheveux, relevés au sommet de sa tête en une sorte de chignon, étaient de plus entourés, comme d'un turban, d'un morceau de drap rouge. Quant à ses armes, elles se composaient d'un long fusil à canon de cuivre, de deux haches et d'un couteau. Une dizaine d'autres Indiens apparaissaient à cinquante pas en arrière.

Il se planta devant les Coeurs-de-Feu et, les examinant d'un air de curiosité arrogante, il dit enfin d'un ton agressif : « Que venez-vous faire ici, hommes, et de quel droit avez-vous pénétré dans les Mon-

tagnes-de-Fer? — De quel droit, répliqua le gamin sur le même ton, mon frère nous pose-t-il cette question. Ces montagnes sont-elles à lui? — Nous ne permettons à personne qu'à nous et nos alliés d'y circuler ; êtes-vous de nos alliés? Non, car nous ne vous connaissons pas. Vous êtes vêtus comme des Blancs et pourtant vous avez la peau rouge. Qui donc êtes-vous? — Mon frère n'a-t-il pas des yeux pour voir? Nous sommes comme lui des Indiens, fils du Grand-Esprit. Notre tribu est celle des Cœurs-de-Feu, qui habite à une demi-lune de marche, au delà du grand fleuve du nord, et nous sommes sur le sentier de la guerre contre des Blancs qui, fuyant devant nous comme des lièvres devant le chien, ont cherché un refuge dans ces montagnes. »

Il y eut un silence, puis l'homme s'approcha encore, examina Coucou qu'il dominait de toute la tête et se mit à rire, sans doute parce qu'il s'amusait de sa jeunesse et de sa petite taille. Puis il lui prit sans façon sa carabine des mains et la mania un instant la comparant avec une petite moue de dédain à son lourd et immense fusil. Ensuite il se divertit encore de divers détails d'habillement et d'équipement : « Un peu sans gêne, le monsieur, pensa Coucou ; il se croit à la fête de Neuilly dans la baraque aux bêtes curieuses : enfin

il faut bien que les enfants s'amusent. — Que me donnez-vous, fit-il, si je vous laisse pénétré plus avant sur notre territoire et si je vous indique où sont les blancs que vous cherchez? » Le Parisien eut un tressaillement vite réprimé. « Mon frère sait donc où ils sont, ces blancs? — Oui. — Leut a-t-il donc permis, à eux, de séjournent dans ses montagnes? — Oui, parce qu'ils ont payé tribut ; mais Soolambock (c'était apparemment son nom) ne leur a pas promis de ne point révéler leur présence. »

Les Cœurs-de-Feu n'avaient avec eux que leurs armes et quelques vivres ; il était donc difficile qu'ils fussent en mesure de satisfaire à la cupidité de leur interlocuteur. « Eh bien ! fit Coucou, je donnerai à mon frère soixante charges de poudre... et puis... » Vivement, il fouilla dans sa ceinture et y prit cinq pesos d'or qu'il plaça sous les yeux du géant. « Et aussi ces médailles qui orneront admirablement sa chevelure... » Ainsi que l'avait pensé l'avisé Parisien, l'Indien, véritable sauvage encore ignorant de toute civilisation, n'avait nulle idée de l'usage de ces pièces d'or ; mais à la lueur des torches, elles brillaient d'un vif éclat, et quand il en eut pris une dans sa main et qu'il eut examiné les effigies qui y étaient dessinées, il fut saisi d'admiration. Il les contempla les unes après les autres, ses yeux noirs bril-

lant de convoitise comme ceux d'un enfant devant un beau jouet. « Oui, oui, murmura-t-il, si Soolambock avait un collier ainsi fait... Hommes, il faut que vous me donnez assez de médailles pour m'en faire un collier... — Non, répliqua fermement Coucou à qui sa mince fortune n'eût du reste pas suffi à satisfaire cet excessif désir. Mais que mon frère m'écoute : les hommes blancs dont les Cœurs-de-Feu veulent s'emparer possèdent beaucoup de médailles semblables. Que mon frère guide vers eux les Cœurs-de-Feu, et ils lui donneront ce qu'il demande. »

Méfiant, l'autre hésitait, mais quand il le voulait, notre Parisien savait être éloquent et persuasif. Il faisait miroiter aux yeux du sauvage les séduisantes pièces d'or, lui en faisant admirer les figurines et les signes qu'il affirmait cabalistiques, jurant ses grands dieux que la possession de semblables merveilles rendait leur propriétaire d'une force, d'une vaillance et d'une intelligence hors pair. « Mon frère, disait-il, sait-il pourquoi les blancs triomphent des hommes rouges, pourquoi ils réussissent à les chasser de leurs territoires et à prendre leur place dans leurs prairies et leurs montagnes? C'est parce qu'ils possèdent en quantité innombrable des talismans de ce genre. Que mon frère ajoute foi aux paroles de son frère, un homme à la peau

rouge ne voudrait pas tromper un guerrier de sa race. Alors, s'il devient l'heureux possesseur de ces médailles, il ne craindra plus rien de personne, il deviendra encore dix fois plus robuste et plus habile, au combat comme à la chasse, qu'il ne l'est actuellement. — Soolambock ne craint personne, fit l'autre en brandissant son énorme canardièvre au bout de son bras musculeux, et les blancs sont des chiens : ceux qu'il a rencontrés ce matin rampaient devant lui pour qu'il leur accordât le droit de traverser les montagnes de Fer. Ils lui ont donné de la poudre et des étoffes, et aussi de l'eau-de-feu. Hommes, n'avez-vous pas de l'eau-de-feu? — Non, mais les blancs en ont, eux, c'est mon frère qui vient de le dire ».

A cette invite détournée, les yeux de l'Indien étincelèrent. Le souvenir de l'alcool qu'il avait absorbé, joint à la vue des pesos d'or, triompha de ses dernières hésitations ; il appela d'un cri guttural ses guerriers qui accoururent ; c'étaient tous des hommes superbes, beaucoup plus grands et plus forts que les Cœurs-de-Feu minces et de taille moyenne. Leur équipement et leur armement ressemblaient à ceux de leur chef envers qui ils témoignaient d'une soumission craintive, et assez bizarre de la part de gaillards semblablement bâtis. Alors, Soolambock se

tourna vers Coucou : « Venez, homme, dit-il, je vais vous conduire au camp des blancs. Bientôt la lune va se lever ; avant qu'elle se soit couchée, nous apercevrons les feux de vos ennemis. »

IX

La surprise

En deux minutes, les Bonnets-Noirs eurent levé leur camp, et les deux troupes se mirent en route côté à côté, s'examinant curieusement du coin de l'œil. Coucou marchait en tête à côté de Soolambock, avec qui il engagea aussitôt la conversation, car il était désireux de savoir à quelle tribu appartenaient ses nouveaux compagnons. Il n'ignorait pas que la race rouge se compose de plusieurs branches n'ayant entre elles que fort peu d'affinités, parfois même n'en présentant aucune, à part la couleur de la peau ; c'est ainsi que les Osages et les Delawares, ou bien les Hurons et les Apaches diffèrent tellement, tant au point de vue physique qu'à celui de l'intelligence et des mœurs, qu'on se demande parfois s'ils proviennent bien tous de la même souche ; l'unique caractère commun que présentent ces peuples, c'est leur amour de la vie nomade, leur

haine de tout travail régulier, leur goût immodéré pour la chasse et la guerre. Mais jusqu'à présent notre Parisien n'avait jamais eu l'occasion de voir de près un Indien assez ignorant pour ne pas savoir qu'une pièce de la monnaie des blancs pouvait servir à acquérir de la poudre, de l'eau de feu, ou des vêtements.

Il en eut bientôt l'explication quand il sut que les Mangus — c'était le nom que se donnaient Soolambock et les siens — résidaient à plus de quarante lieues dans l'ouest, dans des montagnes bien plus hautes que les collines où venaient de s'engager les Cœurs-de-Feu. Ils vivaient là complètement séparés du reste de l'humanité, ne tolérant aucun étranger dans leurs parages à moins qu'il ne payât tribut et n'y restât que peu de temps.

Soolambock, chef d'un village de plus de cent guerriers, était justement parti six jours auparavant de son pays dans l'espoir de trouver quelque gibier et surtout quelque butin. Or, le matin même, il avait aperçu une troupe d'une dizaine d'hommes blancs se dirigeant vers le sud-ouest ; il s'était avancé aussitôt vers elle avec ses guerriers, et avait interpellé son chef à peu près dans les mêmes termes qu'il s'était servi à l'égard de notre Parisien. L'un des blancs lui avait répondu très rudement — ce devait être Dobby —

mais les autres l'avaient calmé, et finalement, il avait été convenu que, moyennant le paiement d'un droit de passage, les étrangers seraient autorisés à traverser la région, de façon à atteindre le massif de Coahuila, chaîne de hautes montagnes à peu près parallèle au Rio Grande-del-Norte et située à cinquante ou soixante lieues au sud de ce fleuve. Soolambock, qui, comme tous les Indiens, avait peu de sympathie pour les blancs, ne cachait guère que son intention avait été tout d'abord d'attaquer ceux-ci afin de s'approprier leurs armes et leur équipement, mais il avait promptement renoncé à ce projet parce qu'il avait compris qu'en cas de conflit ses onze hommes et lui ne seraient probablement pas les plus forts. Quelqu'un — en l'occurrence Coucou et ses Cœurs-de-Feu — se présentant pour faire la besogne à sa place, il acceptait joyeusement et sans scrupule de l'aider moyennant qu'on lui garantît sa part du butin, et le chef bénissait le hasard qui l'avait amené dans les parages de ces auxiliaires bénévoles.

Notre Parisien n'hésita pas un seul instant à accepter ce concours ; il eût fallu d'ailleurs être exagérément pointilleux pour le refuser, surtout en raison du genre d'adversaires auquel il avait affaire. Soolambock lui ayant affirmé qu'il était

sûr de l'endroit où les blancs avaient établi leur camp, — auprès d'une des rares sources de la région qu'il leur avait indiquée lui-même, — il s'en remit entièrement au chef Mangu du soin de décider de la direction à suivre. Cette étape nocturne fut très pénible pour les Cœurs-de-Feu, qui étaient des cavaliers hors ligne, mais des fantassins assez piétres, tandis que leurs sauvages, compagnons infatigables et rompus à la marche, évoluaient sur ce terrain accidenté comme sur la plus unie des prairies. L'amour-propre aidant, aucun d'eux cependant ne resta en arrière, mais quand Soolambock annonça qu'on n'était plus qu'à une demi-heure à peine du camp ennemi, un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines.

Il ne s'agissait plus maintenant que de déterminer le moyen que l'on emploierait pour s'emparer de don Rodriguez Sancha et de ceux qui s'étaient, bien malgré lui, constitués ses gardiens. Une reconnaissance des lieux était donc indispensable et Coucou s'en chargea en personne, avec deux de ses guerriers et Soolambock lui-même. Laissant le reste des deux troupes au repos, tous quatre s'avancèrent rapidement du côté de la source, en suivant une petite vallée où coulait un ruisseau précisément issu de celle-ci. La lune, bien

que très basse sur l'horizon épandait encore sur le morne paysage sa clarté mélancolique, de sorte qu'on se dirigeait sans trop de peine. Après vingt minutes environ de marche silencieuse, Soolambock arrêta ses compagnons du geste ; on entendait des espèces de glapissements aigus et lugubres à quelque distance, et il était facile de deviner que c'étaient là des loups ou des chiens sauvages rôdant autour du camp : il convenait désormais d'user de la plus extrême prudence.

Aucun feu ne brillait, mais il fut bientôt possible de distinguer, au sommet d'une éminence dominant la vallée, une masse sombre qui ne pouvait être que celle d'un homme accroupi, une sentinelle évidemment. Le reste des meurtriers du vieux Pierre Laforest étaient probablement en arrière, un peu en contre-bas, ce qui expliquait qu'on n'en vit aucun autre de ce côté-là. Une attaque ne pouvait manquer d'être éventée tant que la lune brillerait, et il était indispensable d'attendre qu'elle eût disparu, Coucou décida donc que l'un de ses Cœurs-de-Feu resterait sur place en compagnie du chef Mangu, tandis qu'avec l'autre il retournerait chercher sa troupe. Il se mit en marche aussitôt, mais à peine avait-il parcouru cinq cents pas qu'il lui sembla entendre à sa gauche des frôlements suspects, comme ceux d'une

bête ou d'un homme qui eût marché avec précautions. Il dégaina son couteau, son Bonnet-Noir s'arma de sa hache et tous deux continuèrent leur route. Ce fut pour peu de temps, car subitement, deux yeux jaunes apparurent au ras d'un petit monticule...

« La sale bête, gronda le gamin, je ne sais pas comment elle s'appelle, mais ce que je sais, c'est qu'elle arrive comme Mars en carême. Si elle nous tombe dessus, il faudra nous défendre, et il y aura du boucan... juste ce qu'il importait d'éviter... Va-t-en, eh ! vilain merle, on t'a assez vu ! Mais l'animal ne bougeait pas, ce que voyant il prit le parti de marcher droit sur lui. « Qu'est-ce que c'est ? Un chien des Prairies, un loup, un puma, un rhinocéros, un dromadaire, un cachalot ? Ah ! tu sais, tu m'ennuies ! Veux-tu ficher ton camp oui ou non ?... Un, deux, trois... Non ?... Pan, dans l'œil ! » Une pierre énergiquement projetée s'abattit non pas dans l'œil mais à deux pas de l'énigmatique animal... et un énorme hibou s'envola lourdement tandis que Coucou d'abord bouche bée, se mettait à rire doucement. « Il est bête, ce volatile, décréta le Parisien, de nous causer des frousses pareilles. J'aurais voulu que tu reçois mon caillou sur le bout de ton nez, vieille chouette, ça t'aurait appris à faire le badaud sur notre passage comme

si nous avions été le cortège du Mardi gras... Filons, copain, nous n'avons pas le temps de nous amuser aux bagatelles. Ce n'est pas à demain les affaires sérieuses, c'est à tout de suite ».

Sans autre incident, il rejoignit ses guerriers et les Mangus, et sur son ordre, tout le détachement s'ébranla, il l'amena aussi près que possible de la sentinelle ennemie, mais pourtant hors de sa vue, et là on attendit. Il s'écoula encore une grande demi-heure avant que la lune, ayant enfin disparu, l'obscurité fût devenue suffisamment profonde : c'était le moment d'agir, et sans attendre, parce que l'aurore ne tarderait plus beaucoup. Il décida que l'attaque serait menée par ses Cœurs-de-Feu seuls, car il craignait la confusion qui ne pourrait, guère manquer de résulter de l'intervention des Mangus. On devait s'approcher en rampant du campement des Blancs, et donner l'assaut dès qu'il pousserait le cri de guerre de la tribu. Alors, tous se lanceraient en avant à l'arme blanche et avaient pour consigne de chercher, non à frapper, mais à faire des prisonniers.

Les choses ne se déroulèrent pas aussi bien qu'on eût pu le souhaiter, parce que, ainsi que nous l'avons exposé, toute cette région est extrêmement pierreuse, le sol étant partout couvert de gros galets ronds

et de silex pointus peu favorables à une marche rampante. Si bien qu'à peine le tiers du trajet accompli, un caillou roula sous les genoux d'un Cœur-de-Feu, aussitôt suivi de deux ou trois autres : une avalanche en miniature. Aussitôt en face une voix cria en Anglais quelque chose qu'on ne comprit pas, il y eut un brouhaha, un cliquetis d'armes. Déjà Coucou était debout et le redoutable cri de guerre retentit, au moment même où deux ou trois torches brillaient au sommet du monticule où avait été aperçue la sentinelle. Comme des démons, la lance ou la hache en main, les Indiens bondissaient sur la pente précédés à trois pas par notre intrépide Parisien. « Rendez-vous ! cria celui-ci. La mort pour tous ceux qui résisteront ! Rendez-vous ! » Mais il avait affaire à de vieux coureurs des bois habitués à tous les hasards de la guerre. Déjà dix canons de fusils s'abaissaient : « A terre tout le monde ! » commanda le gamin. « Heureuse précaution, car les balles qui eussent fauché les assaillants ne firent que blesser légèrement deux d'entre eux. L'écho des détonations ne s'était pas encore éteint que, de nouveau, les guerriers se ruaients. Quelques coups de pistolet mirent encore hors de combat deux des leurs, mais leur élan ne pouvait plus être arrêté. Il y eut durant quelques instants une mêlée confuse

et furieuse, leurs adversaires se défendant en déterminés. Mais, trop inférieurs en nombre, leur défaite était certaine ; bien-tôt les bruits du combat s'éteignirent, et il fut possible à la lumière des branches résineuses d'en établir le bilan. Un Bonnet-Noir avait été tué, deux autres blessés ; quatre aventuriers gisaient sur le sol, dont trois ne donnaient plus signe de vie ; cinq autres étaient solidement ligotés au moyen de lassos. A dix pas en arrière, à côté d'un foyer éteint, un homme était assis, blême, tremblant, sa coiffure rejetée laissant voir l'horreur sanguinolente d'un crâne scalpé ; il avait les poignets et les chevilles réunis par des liens lâches mais solides. C'était don Rodriguez Sancha.

X

Retour au camp.

C'était vraiment un spectacle tragique et grandiose que celui de ce coupable sur qui pesait la responsabilité de tant de crimes et de tant de souffrances et qui, sentant le châtiment proche sans que cette fois, selon toute apparence, rien ne pût l'y soustraire, portait à son tour sur son visage blême toutes les marques de l'épouvante et du désespoir. Mais c'eût été mal con-

naître ce terrible homme que de le supposer longtemps abattu. Quand il vit Coucou s'avancer vers lui à pas lents, il se redressa et secouant furieusement ses liens : « Ah ! ah ! cria-t-il, le voilà donc ce fameux chef des Bonnets-Noirs ! C'est vous, hein, c'est vous qui avez tout combiné ? Malheur sur vous et ceux qui vous ont aidé, chien, car à cette heure, la Prairie est partout sillonnée de braves qui vous cherchent et vous feront payer cher votre audace ! Ah ! vous triomphez parce que vous me tenez ; mais tenez-moi bien, je vous y engage... — Don Rodriguez Sancha, répliqua le gamin, avec calme, inutile de nous prodiguer des injures. Vous savez sans doute qui je suis... — Ah ! oui, je le sais, je ne le sais que trop ! Et combien je me repens de ne pas vous avoir fait pendre, écarteler, ou dévorer par les rats dans une bassé-fosse lorsque je vous tenais en mon pouvoir ! — Prenez garde ! C'est vous, maintenant qui êtes entre nos mains... — Que m'importe ! Vous ne me ferez pas grâce, je le sais. Alors qu'ai-je à ménager ? »

Coucou baissa la tête et réfléchit, puis sans répondre, il jeta un regard autour de lui et s'éloigna. Les Cœurs-de-Feu ayant allumé d'autres torches, s'occupaient de leurs blessés et de leurs morts, avec cette gravité véritablement imposante qu'ils

apportaient aux soins de ce genre. Et ce fut la première fois que le petit Parisien se rendit un compte exact de l'étrangeté de sa destinée ; le désert immense et raviné s'étendait autour de lui, et des lieues le séparaient de toute trace de cette civilisation au milieu de laquelle pourtant il était né, pour laquelle il semblait fait. A quelques pas, des morts rigides, des blessés râlant, des hommes d'une autre race que la sienne dont les visages sombres et énergiques, les armes, le costume, disaient que la guerre était leur vie et leur passion. Et un peu plus loin, un autre homme entravé, un civilisé, celui-là dont par la force des circonstances, il allait, lui, presque un enfant encore, devenir le juge...

Don Rodriguez, hors de lui, tout autre sentiment aboli que la rage de sa défaite, clamait dans la nuit des injures ordurières et de vaines menaces. « Faites-le taire, ordonna Coucou, il nous casse le tympan, et pour ce que ça lui sert de se démener ainsi... » Malgré sa résistance le planteur fut bâillonné, puis le Parisien s'occupa des autres prisonniers, il reconnut parmi eux ses ex-amis Dobby et Raph, dont le premier l'interpella : « C'est ainsi, mauvaise vermine, dit-il, que vous reconnaissiez le bon accueil que nous vous avons fait au bord du Rio ? Est-ce vrai que vous êtes un blanc déguisé en Indien ? Si oui, je ne

vous fais pas mon compliment... — Oui, c'est vrai, répliqua Coucou avec colère. Mais si j'ai un conseil à vous donner, à vous autres, c'est de vous taire, entendez-nous? Vous avez fait de la belle besogne, oui, et surtout de la besogne propre ! Mais vous vous en repentirez, c'est moi qui vous le dis, et le pauvre Pierre Laforest ne sera pas mort sans vengeance ! — Quoi ! s'exclama Bobby, il est mort? Mais nous ne voulions pas le tuer, et la preuve... — Taisez-vous ! Quand on donne des coups de crosse de fusil sur la tête d'un homme, surtout d'un homme de son âge, est-ce que, dans votre pays, ça s'appelle des témoignages d'amitié? Des traîtres, voilà d'abord ce que vous êtes, car ayant accepté de lui servir d'auxiliaires pour enlever Rodriguez, vous avez ensuite tourné casaque ; et puis, vous êtes des assassins... Un pauvre vieux bonhomme comme ça, je vous demande s'il ne faut pas être une décoction concentrée de coquinerie pour agir envers lui comme vous l'avez fait. Mais assez blagué ! Fermez vos bouches si vous ne voulez pas qu'on vous muselle comme le citoyen là-bas ! »

Il leur tourna le dos, les laissant complètement atterrés, puis, comme il avait hâte d'aller retrouver le reste de sa troupe, il ordonna qu'on les fouillât ; on trouva sur chacun d'eux un nombre respectable de

pesos d'or et d'argent, représentant leurs parts de la capture du planteur et de son escorte à bord de la goélette ; il étala le tout sur un manteau et appela Soolambock qui considérait avec des yeux allumés ce trésor dont il ne soupçonnait du reste aucunement la valeur. « Le chef, dit le Parisien, a fidèlement tenu sa promesse, son frère va tenir la sienne ; combien veut-il de ces médailles ? » Le sauvage réfléchit, puis levant en l'air ses deux mains ouvertes, il les ferma et les ouvrit à nouveau. Sans mot dire, Coucou choisit vingt pesos d'or qu'il lui mit dans la main, ajoutant : « Le chef Mangu veut-il en gagner encore autant ? — Que devra-t-il faire ? — Accompagner ma troupe jusqu'à son camp avec ses guerriers, pour nous aider à emporter nos blessés. — Soolambock est prêt ; que son frère donne quand il le voudra le signal du départ. » Sur ces mots, le Mangu sauta sur une torche, l'emporta et se réfugia à l'abri d'un rocher pour se repaître à son gré de la vue des merveilleuses médailles ; ses guerriers l'entouraient, béant d'admiration.

On passa encore deux heures en ce lieu, à ensevelir les victimes du combat et à fabriquer des litières pour les blessés ; la pénurie d'arbres rendit cette dernière besogne assez pénible, mais à force d'ingéniosité, elle fut pourtant menée à bien. Au

soleil levant, le cortège se mit en route ; en tête venaient quatre ou cinq éclaireurs, puis les prisonniers, les bras liés derrière le dos, et surveillés par quelques Cœurs-de-Feu, le fusil chargé ; enfin les blessés, au nombre de huit parmi lesquels un blanc, dont chacun était porté par deux hommes, Mangus et Bonnets-Noirs ; le reste des guerriers s'avancait ensuite. Don Rodriguez et deux ou trois des flotteurs de bois avaient manifesté des velléités de se refuser à marcher, mais Coucou, d'humeur peu endurante, les ayant menacés de les livrer aux Mangus afin que ceux-ci exerçassent sur eux leurs talents de tortionnaires, ils n'insistèrent pas. Ce fut une étape exténuante en raison de la nature du terrain, fort accidenté ainsi que nous l'avons décrit, et lugubre, à cause des pertes que l'on venait d'éprouver. Quant à Coucou, bien qu'il tînt enfin son ennemi don Rodriguez à sa merci, il n'était pas loin de regretter son triomphe, car il se voyait dans l'obligation de prendre une décision à son sujet. Or, l'on se souvient que le rôle de justicier n'avait pour lui nul attrait.

Toute la durée de la marche qui se prolongea durant vingt heures avec seulement les instants de repos nécessaires pour rendre quelques forces aux hommes exténués, Coucou réfléchit à ce problème.

Trouva-t-il la solution? Lui seul eût pu le dire. Les seuls incidents qui troublerent la monotonie de cette randonnée pédestre furent la mort du blessé blanc et d'un des Cœurs-de-Feu : les deux adversaires furent inhumé côte à côte. Il y eut aussi un intermède d'un autre genre : deux Mangus ayant manifesté de la mauvaise humeur de cette corvée que leur imposait leur chef, celui-ci s'empara de la lance de l'un des Bonnets-Noirs, et leur administra, à l'aide du bois de celle-ci, une volée qui dut faire époque dans leur existence ; leurs camarades s'étant moqués d'eux, les patients se fâchèrent et il y eut un commencement de rixe que Soolambock apaisa en procédant à une nouvelle et copieuse distribution. Grâce à ces arguments frappants, le calme finit par se rétablir.

Ce fut en pleine nuit que la troupe rejoignit ceux des Cœurs-de-Feu qui avaient été laissés à la garde des chevaux et du corps de Pierre Laforest. Coucou avait eu soin d'envoyer en avant deux de ses hommes pour prévenir de son retour et veiller à ce que Sam Lee ne se portât point à quelque extrémité à la vue des meurtriers de son ami. Cette précaution était bonne, car, à peine, à la lumière des torches, eut-il aperçu Bobby qu'il sauta sur une hache et voulut s'élancer sur le géant. On eut bien de la peine à le retenir

et à le calmer. La Parisien, conscient de l'épuisement de ses hommes, décida qu'on resterait en ce lieu pendant quelques heures ; les dix guerriers qui n'avaient pas pris part à l'expédition furent chargés du service de veille et de la garde des prisonniers, afin que leurs camarades pussent se reposer.

Avant de s'octroyer quelques heures de sommeil, Coucou régla ses comptes avec Soolambock. Le chef mangu, fou de joie, reçut vingt-cinq nouvelles pièces d'or — bonne mesure, comme disait notre gamin — et chacun de ses sauvages cinq pièces d'argent. « Si papa me voyait jongler comme ça avec la galette, remarqua le Parisien, il me prendrait pour un mylord... à moins que, croyant que j'ai dévalisé quelqu'un, il m'administre tout simplement une correction tapée — c'est le cas de le dire. — Maintenant, mon frère rouge Soolambock, je ne vous retiens plus, au contraire. Entre nous, j'aimerais même autant vous savoir loin, parce que la confiance que j'ai en vous est très loin d'atteindre la hauteur de la colonne Vendôme. Donc, au revoir, mon frère rouge ; vous voilà riche, maintenant, payez-vous un livret de caisse d'épargne, ça vaudra mieux que d'aller au café, c'est moi qui vous le dis. »

XI

Le talion.

Les premières heures du jour s'écoulerent sans que nul incident vint troubler le repos dont les Cœurs-de-Feu, exténués par cette longue marche à pied qui n'était pas dans leurs habitudes, avaient le plus urgent besoin. Coucou lui-même, après s'être assuré que les Mangus s'étaient vraiment éloignés, avait fait comme ses guerriers : roulé dans une couverture, il s'était abandonné au sommeil, et il était presque midi quand il s'éveilla enfin, encore quelque peu courbaturé. « Décidément, fit-il, si, comme cavaliers, nous pouvons figurer à peu près honorablement, en tant que fantassins, nous ne sommes pas ce qui se fait de mieux comme nouveauté de la saison. Pour quelques malheureuses heures passées à mettre un pied devant l'autre, nous voilà quasiment sur le flanc ! Heureusement que nous avons retrouvé nos zèbres, car je crois que s'il nous avait fallu regagner sur nos pattes les villages des Cœurs-de-Feu, nous aurions eu chacun pas mal de cheveux blancs avant d'y arriver. Hop ! secouons-nous, bon sang de bon sort ! Debout tout

le monde, le réveil est sonné ! » Et, approchant ses mains de sa bouche en forme de cornet, il entonna en effet les notes bien connues du réveil. « Soldat, lève-toi, soldat, lève-toi, soldat, lève-toi bien vite !... »

En un clin d'œil, les Bonnets-Noirs furent sur pieds, et tandis que les uns s'occupaient de préparer un sommaire repas, les autres, sur l'ordre de leur jeune sachem, s'employaient à harnacher les chevaux. Pendant ce temps, Coucou s'écartant de quelque pas, s'en allait examiner les alentours. Quand sans doute, il eut trouvé ce qu'il désirait, il revint auprès des siens, engouffra rapidement un peu de viande boucanée, puis il fit donner à manger aux prisonniers. « Tant qu'ils en voudront, fit-il d'un ton singulier ; s'ils veulent se gaver, s'ils ont envie d'une indigestion, qu'ils ne se gênent pas ! » Bien que passablement inquiets, Bobby, Rodriguez et les autres ne se firent pas prier ; quand ils se furent copieusement restaurés, le Parisien s'approcha d'eux et s'étant assuré qu'ils étaient solidement entravés, il leur dit : « Écoutez-moi, tous tant que vous êtes, à l'exception du señor don Rodriguez Sancha qui, pour le moment, peut se payer le luxe de regarder voler les mouches. Vous savez qui je suis, pas vrai ? Un Français, encore

gosse, qui est devenu un chef d'Indiens après tout un tas d'histoires plus épataentes les unes que les autres : un vrai roman, quoi ! Je suis donc un blanc comme vous, bien que je n'en aie pas l'air, mais pas plus fier pour ça, ah ! mais non ! Vous croyez qu'il y a de quoi se rengorger, d'être de la même race que des citoyens de votre espèce ? Vous blaguez, voyons ! Aviez-vous accepté de prêter votre concours à Pierre Laforest pour l'enlèvement de don Rodriguez Sancha ? Oui. Aviez-vous accepté la proposition dont il vous avait parlé : à vous l'argent, à moi l'homme. Oui. Et comment avez-vous exécuté ces conventions ? En l'assommant... Taisez-vous, bon sang ! Oui, vous l'avez assommé, à preuve que son pauvre corps est là, et que je vais vous le faire voir gratis, dans un moment ! — Nous ne voulions pas sa mort, ni celle de Sam, interrompit Bobby. Il nous eût été bien facile de les tuer l'un et l'autre... — Et vous avez préféré abandonner au beau milieu de la forêt, attachés à des arbres, deux hommes, dont un grièvement blessé, afin qu'ils meurent de faim ou deviennent la proie des bêtes féroces, hein ? — Mais nous savions que vous nous suiviez, et par conséquent que vous les délivreriez. Certes, nous ne pensions pas que vous nous rejoindriez aussi vite, mais... — Oui, oui, vous espériez

que les aventuriers avec qui vous nous aviez vus aux prises de l'autre côté du Rio nous retiendraient quelques heures de plus, auquel cas vous auriez eu le temps de vous sauver en douceur ; oh ! j'ai très bien saisi ça ; seulement ça n'a pas réussi !... Mais nous déraillons, ce n'est pas de ces histoires qu'il s'agit. Donc vous avez grièvement blessé ce vieux Laforest, qui en est mort, après quoi, vous l'avez, en compagnie de Sam Lee, garrotté au milieu de la forêt, tout ça parce que le citoyen Rodriguez vous avait promis une rançon si vous le préserviez de la vengeance de Laforest : est-ce vrai, ce que je vous dis là, hein ?... Qui ne dit mot consent, donc... Eh bien ! je vais vous indiquer le châtiment qui vous attend : la peine du talion, avec cette différence que nous, nous n'assommerons personne ! »

Il y eut un concert d'exclamations angoissées, mêlées de protestations, de jurons, de menaces, mais Bobby, criant plus fort que les autres, leur intima l'ordre de se taire. « Que prétendez-vous donc, damné petit Français que le diable rôtisse ? interrogea-t-il, les dents serrées par la colère. Vous nous avez déjà fait perdre le produit d'une affaire superbe, ensuite vous nous êtes tombé sur le dos alors que nous vous pensions à dix lieues derrière

nous, vous avez tué plusieurs des nôtres ! est-ce que tout cela ne vous suffit pas ? » Ce ne fut pas la voix claire et un peu frêle de Coucou qui répondit, mais un organe rauque et furieux, hurlant : « Non, cela ne suffit pas, chair à fouet, gibier de pilori, non ! Il faut autre chose de mieux ! » Quelqu'un bondit, qui, en deux coups de couteau, trancha les liens de Bobby, puis, jetant une hache aux pieds de celui-ci, se campa muni d'une arme semblable en face de lui en criant : « C'est toi, mauvais diable, qui as tué mon « matelot », ce pauvre Laforest ! Eh bien, je vais te tuer à ton tour. Défends-toi. » C'était Sam Lee, jusque-là pourtant fort calme en apparence. Déjà Coucou s'élançait : « Sam je vous défends... » Aussitôt la scène changea.

Le « flotteur », avait autour de lui jeté un rapide regard, lequel lui avait montré que nul obstacle ne le séparait des chevaux tout sellés et harnachés. A la volée, il ramassa la hache, se rua vers les quadrupèdes, sauta d'un bond sur le dos de l'un d'entre eux et, le frappant de furieux coups de talon, le lança ventre à terre vers le sommet d'une petite colline voisine que la bête atteignit et en quelques foulées, pour disparaître de l'autre côté. « A cheval, clama Coucou ; allez-y, à cinq ou six, et tirez dessus... Tant pis pour lui !... Ah ! mon vieux père Sam, ce n'est pas pour

vous faire un compliment, mais pour une belle bourde, c'est une belle bourde que vous avez faite là ! Cette idée !... Et si c'était lui qui vous avait tué, c'est ça qui aurait bien vengé votre « matelot », comme vous dites, ah oui !... Mais il a beau courir, j'ai comme une idée qu'il n'ira pas loin. » Plusieurs détonations venaient de retentir, après lesquelles le silence s'était fait ; enfin, on vit apparaître les Cœurs-de-Feu qui s'étaient lancés à la poursuite du fugitif ; l'un d'eux tenait pas la bride un cheval sur lequel deux autres maintenaient un corps inerte, celui de Bobby qui avait été tué raide de deux balles dans le dos.

« C'est bon, dit le Parisien froidement, en voilà un qui a son compte. C'est probablement du reste le plus canaille de tous. Aux autres maintenant, et finissons-en. » S'adressant aux cinq prisonniers restant tous blêmes et tremblants, il leur dit sèchement : « Quel est, à votre avis, le moins coupable d'entre vous, celui qui n'a pris aucune part au meurtre et qui a paru ne pas l'approuver ? Vous avez une minute pour faire un choix. » Ce fut un concert furieux. « Moi, moi ! criait chacun des captifs. Moi, je ne voulais pas qu'on frappât Laforest, moi j'ai voulu arrêter le bras de Bobby, moi, j'ai protesté quand le meurtre s'est accompli ! — Silence !

intima le gamin. Si vous ne voulez désigner personne, vous tirerez au sort. J'ai dit ! Ce fut là qu'il fallut en venir ; le Parisien disposa dans sa main cinq brindilles d'herbe de longueur inégale — autant que de prisonniers — et chacun de ceux-ci dut en tirer une ; la plus courte échut à un Mexicain du nom de Pedrillo Duaz. « Enlevez les autres, ordonna Coucou, et suivez-moi. »

Fous d'épouvante, ignorant ce qu'on allait faire d'eux, les quatre coquins se débattirent furieusement, et il fallut les traîner, sur les traces du jeune sachem, jusqu'à un bouquet d'arbres éloigné d'une centaine de mètres qu'il était allé reconnaître avant son repas ; chacun d'eux fut à nouveau attaché à un tronc solide, après quoi, deux fosses furent creusées en face d'eux, dans l'une on déposa le corps de Pierre Laforest, dans l'autre celui de Bobby et bientôt deux minuscules tas de pierres, perdus dans ce désert sauvage et lugubre indiquèrent seuls que là reposaient les restes de deux êtres humains.

Les yeux dilatés par l'effroi, les quatre captifs contemplaient ce funèbre spectacle. Quand tout fut terminé, Coucou s'avança vers eux. « Ce que je vous ai annoncé va s'accomplir, leur dit-il durement, et vous allez subir la loi du talion.

De même que vous avez abandonné vos deux victimes, de même nous allons vous abandonner. Et de même qu'il était possible, mais non certain qu'elles fussent délivrées, de même nous vous laissons une chance de salut : celui de vos compagnons que le sort a désigné va partir avec nous jusqu'aux bords du Rio-Grande ; là, nous lui donnerons un cheval et nous lui rendrons ses armes, et nous le laisserons libre. S'il vient à votre secours, et que les animaux sauvages vous aient épargnés jusqu'à son retour, c'est la vie. Mais s'il vous abandonne à votre sort, c'est la mort.

Et sur ces paroles empreintes d'un sérieux dont il n'avait guère coutume, Coucou tourna les talons, salua les deux tombes devant lesquelles, il murmura une prière, puis il s'en fut d'un pas rapide, d'autant plus rapide qu'il entendait, dominant toutes les autres une voix, celle de Raph, qui clamait *en français* des supplications mêlées parfois d'injures. Et cela remuait le cœur de notre gamin d'entendre ainsi, dans sa langue maternelle, des appels auxquels il s'interdisait de répondre parce qu'il fallait que justice fût faite.

Sam Lee était resté le dernier auprès de la tombe de son vieil ami, sombre, les yeux secs, les traits contractés ; quand il

s'éloigna enfin, le Parisien l'entendit murmurer : « Ah ! pourquoi est-il parti le premier ? Qu'est-ce que je vais faire moi, maintenant ? A quoi bon continuer à traîner ma carcasse à travers le monde ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux en finir avec un lingot de plomb dans les œuvres vives ! — Défendu, vieux Sam, répliqua brièvement le Parisien. — Hein ? Défendu ? Voulez-vous me dire, petit homme, ce qu'il me reste à faire sur la terre ? — Oui, parfaitement, je vais vous le dire : Pierre Laforest avait un fils, et ce fils avait une fille qui s'appelle Pauline, et qui, elle, est tout ce qu'il y a de plus vivante, du moins je l'espère. Est-ce que ça ne vous dirait rien de finir vos jours à côté d'elle, en étant un petit peu son papa ? » Le vieux marin s'arrêta net, comme frappé en plein cœur, balbutiant : « Pauline... son papa... » Coucou ne prononça pas un mot de plus : il était maintenant convaincu que Sam avait tout à coup, grâce à lui, découvert des raisons de tenir encore à la vie.

XII

En marche vers le Rio-Grande.

Vingt minutes plus tard, la troupe tout entière des Cœurs-de-Feu s'éloignait à

grande allure dans la direction du Rio-Grande. Le Mexicain désigné par le sort avait été averti du rôle qui lui était échu et, quand il avait appris que sa libération n'était plus qu'une question d'heures, il avait manifesté une telle joie que Coucou avait un instant regretté le mode de châtiment auquel il s'était arrêté ; car de toute évidence, il n'y avait aucune raison pour que le sieur Pedrillo ne partageât pas la destinée de ses camarades, attendu qu'il n'était sans doute pas moins coupable qu'eux ; mais la justice parfaite n'est pas de ce monde et Coucou cessa bientôt de s'occuper de lui. Il s'était abstenu d'adresser la moindre parole au señor Rodriguez et celui-ci, drapé dans une morgue hau-taine sous laquelle transparaissait du reste son anxiété, n'avait non plus desserré les dents. Inutile d'ajouter que les deux prisonniers étaient attachés à leurs chevaux par un système savant de courroies, et qu'ils étaient étroitement surveillés.

L'intention de notre Parisien était pour l'instant de rejoindre au plus tôt le camp du désert où l'attendaient Sittbock et les guerriers venus des territoires des Cœurs-de-Feu, mais il n'était pas sans inquiétude au sujet des difficultés qu'il pourrait rencontrer dans la réalisation de ce dessein. Sa troupe, alourdie par ses blessés, était réduite à une trentaine de combat-

tants, et il estimait improbable que les planteurs réunis à Cordoba n'essayassent pas de lui barrer le chemin. Exaspérés par l'audacieux enlèvement de leur collègue, renseignés par ceux de leurs hommes qui, au cañon de Forena, avaient combattu les Bonnets-Noirs, sur la voie suivie par ceux-ci, il était très vraisemblable que, une fois leur premier affolement dissipé, ils eussent pris leurs dispositions pour venger don Sancha qu'ils ne pouvaient plus guère espérer retrouver vivant. Et comme ils disposaient d'effectifs considérables, il ne fallait pas songer à faire une trouée à travers leurs forces : la ruse seule était indiquée par les circonstances.

C'est pourquoi notre Coucou, lorsqu'il fut parvenu en vue de la forêt, se borna à longer celle-ci en remontant vers l'ouest, afin de ne pas suivre au retour le chemin qu'il avait adopté à l'aller ; il comptait faire un vaste détour de façon à passer le Rio plusieurs lieues en amont du point où il l'avait franchi la première fois, espérant ainsi ne pas se jeter dans les détachements ennemis chargés, supposait-il, de l'arrêter.

Les rapports de quelques éclaireurs envoyés dans la forêt vinrent encore aviver ses craintes ; à les en croire, une troupe de cavaliers avait parcouru, sous bois, la même route que les Cœurs-de-Feu et ses traces ne remontaient pas à plus

de sept ou huit heures ; une fois parvenue à la lisière, elle avait fait demi-tour, retournant vers le Rio. Qu'étaient ces gens, sinon des aventuriers lancés par les planteurs à la poursuite des insaisissables Bonnets-Noirs ? Maintenant, pour quelle raison n'avaient-ils pas poussé plus en avant, c'est ce qu'il était impossible de déterminer, de même qu'il fallut renoncer à savoir ce qu'ils étaient devenus. La menace de leur voisinage n'en était pas moins redoutable, et elle détermina le Parisien à accélérer la marche qui se prolongea jusqu'à la nuit close ; le camp fut établi à une demi-lieue de la lisière des bois, en un endroit dominant et facile à défendre selon la coutume. Nul événement ne vint troubler le calme de la nuit, si ce n'est la mort d'un blessé que l'on inhumait en pleines ténèbres, car défense était faite d'allumer du feu. Au tout petit jour, on se remit en route, et ce ne fut qu'après deux nouvelles heures de chevauchée que Coucou se décida à pénétrer sous bois pour filer, cette fois, droit dans la direction où il comptait rencontrer le Rio-Grande. Bien qu'on fût maintenant à une douzaine de lieues à l'ouest de la route suivie à l'aller, la forêt présentait toujours le même caractère de haute futaie marécageuse, assez pénible pour les chevaux qui enfonçaient dans la boue ; l'allure s'en

trouvait forcément ralenti au grand regret de notre Parisien.

Ce fut au cours d'une halte nécessitée par la fatigue des montures que don Rodriguez Sancha se décida à interroger son ancien esclave, aujourd'hui son vainqueur : « Sachem, lui dit-il, — je vous appelle ainsi ne sachant quel autre nom vous donner, — j'ai jusqu'ici dédaigné de vous interroger, mais ce silence ne saurait se prolonger. Dites-moi ce que vous comptez faire de moi, maintenant que, grâce à l'intervention de ce maudit Laforest, vous voilà parvenu à vos fins. » Coucou ne répondit pas tout de suite ; il demeura un instant songeur, puis il vint s'accroupir à la mode indienne devant le planteur assis lui-même au pied d'un arbre. « Si ce maudit Laforest, comme vous dites ne s'était pas mêlé de vos affaires, don Rodriguez Sancha, répliqua-t-il enfin, le résultat aurait été le même. Vous pensez bien que ce n'est pas pour le simple plaisir de nous dérouiller les jambes que nous avons cavalé depuis Pilcomayos jusqu'ici ; c'était tout simplement à votre intention, et si Pierre Laforest ne s'était trouvé sur ma route, ce qu'il a fait, c'est moi qui l'aurais fait. N'accusez donc pas ce pauvre homme d'un malheur auquel vous n'aviez guère de chances d'échapper... et qui après tout vous était bien dû.

Il me semble que c'est tout de même votre tour, hein, d'en voir de grises, de vertes et de pas mûres? Bon. Maintenant, vous me demandiez ce que je veux faire de vous? Vous allez voir comme c'est simple. Je suis tout à fait libre de vous traiter comme il me plaira, parce que personne n'est là pour m'en empêcher. Je pourrais, si cela me disait, vous faire attacher à un poteau plus ou moins du supplice, — plutôt « plus », — vous noyer, vous rôtir, vous couper en tranches, vous étrangler, vous fusiller, vous faire dévorer par les bêtes sauvages, vous laisser mourir de faim ou de soif, bref, vous offrir tout un tas de petites distractions inédites et entièrement gratuites. Mais de tout cela je ne ferai rien, à moins que j'y sois forcé, et je vais vous dire pourquoi. Ces vilains cocos que j'ai attachés là-bas à des arbres pour les punir d'avoir démolî le crâne de mon malheureux papa Laforest, ils ne m'avaient rien fait, à moi personnellement; par conséquent, étant donné les mœurs qui règnent dans ce pays de sauvages, personne ne peut me reprocher de les avoir jugés et châtiés. Mais vous, c'est pas du tout la même chose! Nous avons un compte à régler tous les deux, et un fameux! Mais, moi, un blanc, vous m'avez réduit en esclavage, vous m'avez soumis à un tel traitement sur vos infâmes plan-

tations, que, si je n'y ai pas laissé ma peau, ça prouve qu'elle tient bon ! Et tout cela pourquoi ? Parce que je me suis permis de donner une leçon de « chausson » à votre petite brute de rejeton, qui, devant moi, cognait comme un sourd sur un pauvre petit nègre qui ne lui avait rien fait !... Eh bien ! m'sieu señor don Rodriguez Sancha, c'est pour ça que je ne ferai rien contre vous, que je ne vous fusillerai, noierai, étranglerai, torturerai pas : je ne veux pas avoir l'air de me venger... Mais ne croyez pas en être quitte, ah ! mais non ! Ce que je veux, c'est que vous soyez jugé, entendez-vous, jugé suivant les règles, avec un avocat, un procureur, des juges en robe, etc., etc., tout le tremblement, quoi ! Et moi je serai là, et je dirai ce que je sais de vous, et d'autres aussi le diront, et on verra, bon sang !... »

Le Parisien s'exaltait, et, pâle, le planter l'écoutait sans interrompre, mais aux derniers mots de son interlocuteur un éclair de joie avait illuminé ses traits : des juges réguliers, où donc les trouver ? Où que ce fût, au Mexique ou aux États-Unis, c'étaient des jours, et des semaines, et peut-être des mois qui s'écouleraient avant qu'il fût traduit devant eux : que d'événements pourraient se dérouler d'ici là ! Or, Coucou n'avait pas été sans



remarquer la satisfaction de son prisonnier ; il se leva et lui dit d'un air menaçant : « Oui, oui, je vous comprends, allez ! Mais ne vous emballez pas, croyez-moi, je prendrai mes précautions pour que vous ne nous filiez pas entre les doigts, cette fois. Et quant à vos copains les plantateurs et à leurs bandes de brigands, ne comptez pas trop sur eux, car le plus sale tour qu'ils pourraient vous jouer ce serait bien de venir à votre secours. Compris, hein ? »

Sur ces paroles, énigmatiques en apparence, mais fort claires en réalité, il tourna le dos et ordonna qu'on reprît la marche. Quelques empreintes suspectes furent remarquées ça et là, mais la nature du terrain empêchait les constatations précises ; on ne s'y attarda donc point, et sur le soir, l'avant-garde composée de six hommes annonça qu'on n'était plus qu'à quelques centaines de pas du Rio. L'un des Cœurs-de-Feu, escaladant un arbre élevé, avait, autant que le permettait l'épaisseur des bois, sondé les alentours : tout était calme et désert, et il semblait que, dans cette région, le fleuve coulât au milieu d'une vaste plaine à peine ondulée qui s'étendait au loin vers le nord. « Hum ! fit le Parisien, tout ça c'est très joli, mais ça ne me dit rien qui vaille, rien du tout. Qu'on ne se fasse pas plus de bile à notre

sujet, voilà que j'ai bien de la peine à digérer. Enfin, attendons l' » Fidèle à son engagement, il fit remettre en liberté le Mexicain Perdrillo qu'il gratifia d'un cheval, un fusil, un pistolet et une hachette de guerre. « Trottez-vous et vivement, lui dit-il, que je ne vous retrouve jamais devant mon nez ni une autre partie de ma petite personne, parce que ça pourrait chauffer pour votre trompette. Souvenez-vous de vos dignes camarades qui doivent commencer à la trouver saumâtre, là-bas, ficelés à leurs troncs. Mais si vous préférez les oublier, c'est votre affaire, moi je ne m'en mêle pas. Maintenant adieu et au plaisir de ne pas vous revoir. » L'homme n'en demanda pas plus long et disparut au grand galop ; on ne le revit jamais, mais, de longues années plus tard, Coucou de retour chez les Cœurs-de-Feu, apprit que son compatriote, le nommé Raph (un diminutif sans doute du prénom Raphaël) avait été impliqué dans un procès de fabrication de fausse monnaie à Kansas-City et condamné à un nombre respectable d'années de prison, d'où il est permis de conclure que Pedrillo n'avait pas abandonné ses compagnons et, une fois libéré, s'était porté à leur secours ; mais ce fut là tout ce que notre gamin sut jamais des coquins sur la conscience de qui pesait la mort du pauvre Pierre Laforest.

XIII

Graves périls.

Hanté par le désir de rejoindre au plus tôt Sittbock et sa forte troupe, à la tête de laquelle il pourrait braver toutes les attaques, Coucou aurait désiré profiter des dernières lueurs du jour pour franchir le Rio ; mais la fatigue extrême de ses infortunés blessés l'obligea à renoncer à ce plan, et à camper à proximité des bords du fleuve, dont deux sentinelles, habilement dissimulées dans des fourrés surveillèrent le cours. Ce fut à cette précaution que le Parisien dut d'apprendre que, peu après le coucher du soleil, deux barques montées l'une et l'autre par une douzaine d'hommes armés, étaient passées dans un profond silence pour se fondre bientôt dans l'obscurité. Deux heures plus tard, nouvelle alerte, sur terre cette fois. Un veilleur avait cru entendre dans les broussailles le bruit d'un être vivant qui rampait avec précautions ; selon la consigne, il s'était abstenu de tirer, mais, avec un de ses camarades il s'était dirigé de ce côté, ce qui avait entraîné la fuite rapide du visiteur nocturne. L'examen des traces à l'aide d'une torche, avait péremptoi-

rement démontré que celui-ci était un homme, et c'était là une constatation extrêmement grave ; elle montrait en effet, jointe aux remarques antérieures et au passage des barques, que la région était moins déserte qu'elle ne le paraissait et que les Cœurs-de-Feu étaient guettés à leur insu ; et en raison de l'habileté des « pisteurs », il y avait lieu de penser que ceux-ci étaient, non des blancs, mais des Indiens. Fallait-il donc penser que les planteurs eussent requis l'aide d'une tribu amie ? C'était assez vraisemblable, mais cette supposition impliquait une mobilisation générale des forces ennemis et, par suite, la menace d'un grave péril suspendu sur la faible troupe des Bonnets-Noirs.

Coucou, dont les appréhensions ne se réalisaient que trop, était assez indécis : personne autour de lui ne connaissait le pays, circonstance fâcheuse qui ne permettait pas d'éviter les endroits dangereux et propres aux embuscades. Que faire ? « Nous n'avons, dit-il enfin à Arroonah, pas plus de raison d'aller à droite qu'à gauche, devant que derrière. Alors quoi ? Filons notre chemin sans nous inquiéter de Pierre ni de Paul, et s'il se trouve des particuliers pour nous chercher querelle, nous tâcherons de leur montrer qu'ils auraient mieux fait d'aller voir à l'autre

bout de l'Amérique, si nous y sommes. Donc ça y est, et après, on va droit devant soi, jusqu'au désert. Ensuite, nous nous rabattrons vers l'est pour tâcher de retrouver Sittbock, et à la fin des fins, en route pour le pays des Cœurs-de-Feu, zou ! » Tout satisfait de ce plan qui avait au moins le mérite de la simplicité, il s'étendit sur le sol et ne tarda point à s'endormir.

Ce fut encore une nuit qui s'annonçait paisible, du moins eût-elle paru telle à des yeux et à des oreilles moins exercés que ceux des Indiens. Mais ceux-ci savaient, par leurs sens subtils, qu'il se passait autour d'eux, à des distances d'ailleurs assez considérables, des événements anormaux. Quoi ? Ils eussent été bien embarrassés de le dire, mais il leur arrivait parfois de vagues rumeurs, des bruits indistincts et à peine perceptibles que l'on ne pouvait attribuer ni aux bêtes des bois ni au vent, ni au fleuve. Et qui donc, sinon des êtres humains, pouvait les produire, ces bruits et ces rumeurs ? Et quels êtres humains, sinon les aventuriers sans foi ni loi que les planteurs avaient groupés autour d'eux pour leur servir de gardes du corps et d'exécuteurs de leurs basses-œuvres ?

Coucou, promptement éveillé par ses hommes, écoutait lui aussi et cette

attente dans la nuit, au milieu des arbres géants se dressant comme d'immenses et menaçants fantômes noirs, avait quelque chose de tragique et de grandiose à la fois qui, soudain, frappa l'esprit mobile et ouvert de notre Parisien. « C'est égal, murmura-t-il, je peux y laisser ma peau, dans ce pays de brigands, je ne serai tout de même pas fâché d'avoir vu ce que j'y aurai vu. — Que pense mon frère l'Oiseau-Moqueur, lui demanda à mi-voix Arroonah. Entend-il, comprend-il? Pourquoi le Grand-Esprit a-t-il refusé aux hommes le pouvoir qu'il a donné à d'autres de ses créatures, de percer les ombres de la nuit? — Parce qu'il a pensé que les hommes avaient bien assez des jours pour se disputer, sans qu'il soit besoin d'y ajouter les nuits; en les empêchant donc d'y voir clair pendant quelques heures chaque journée, il leur a signifié que c'était là le moment de dormir et non pas celui de se ficher des coups. Mais ce n'est pas tout ça: qu'est-ce qui se mijote par là? Voilà ce que je voudrais bien savoir. Ça qui serait rigolo, pas vrai, de se trouver demain matin cernés de tous les côtés par quelques centaines de mille bonshommes armés d'une demi-douzaine de fusils et de quarante-cinq pistolets chacun? On rirait si tellement qu'on serait capable de ne plus pouvoir fermer la bouche jusqu'à la

fin de ses jours ! Allons, Arroonah, faites un gracieux sourire à l'aimable société, ce tableau-là en vaut bien la peine quoi ! »

Mais Arroonah ne riait pas. Il écoutait, il scrutait l'obscurité du regard, il humait l'air à la façon des chiens de chasse ; finalement il dit : « L'Oiseau-Moqueur est semblable au cerf qui, près d'être forcé par la meute, s'amuserait à brouter les jeunes pousses des arbres. Ce n'est pas quand l'ennemi s'approche menaçant qu'il convient de plaisanter. — Si vous trouvez quelque chose de mieux, vous, je n'y vois pas d'inconvénient, mais ça m'étonnerait. Cependant si vous avez une idée mirobolante, j'écoute, à la condition qu'elle soit mirobolante. — Pourquoi n'irais-je pas, avec deux ou trois autres guerriers, essayer de trouver l'origine de ces bruits ? — J'y ai pensé, mais c'est bien dangereux. — Mon frère croit-il que l'on puisse ainsi parvenir à savoir quelque chose ? — Peut-être, Arroonah, avec un peu de veine. — M'autorise-t-il à partir ? » Le gamin hésita, puis se décidant brusquement : « Allez-y, si le cœur vous en dit, mais soyez prudent. Il vaut mieux revenir sans avoir rien vu que de ne pas revenir du tout. » Le jeune Indien n'en demanda pas davantage : il appela deux Cœurs-de-Feu qu'il connaissait pour leur adresse rare, et tous trois procédèrent à leurs préparatifs, c'est-à-

dire qu'ils se dévêtrirent à peu près complètement ne gardant qu'une sorte de caleçon collant qu'il portait sous leur pantalon de cuir, et leur ceinture garnie d'une hachette, d'un couteau et d'un pistolet : puis ils disparurent se glissant lentement dans la nuit comme des fantômes silencieux.

« Allons, murmura Coucou, comme à ce métier-là on ne fait pas du cinquante à l'heure, je crois que j'ai le temps de me payer un somme. C'est tout ce que j'ai le droit de m'offrir, puisque je me suis fait « remiser » pour m'être permis de dire des blagues... Ah ! les coquins, ils se sont débrouillés, pas à discuter ! Ils nous ont guettés et suivis, et dénichés... Il y a du Peau-Rouge là-dessous, j'en donnerais ma tête à couper. » Sur ce, il s'allongea à nouveau et reprit son sommeil interrompu. Plus de deux heures s'écoulèrent, puis une main le secoua, et tandis qu'il bougonnait, une voix, celle d'Arroonah, lui dit tout bas : « Mon frère Oiseau-Moqueur, mes yeux ont vu, ils ont vus les blancs campés à une demi-lieue plus bas, au bord du fleuve. Combien de blancs ? Cinq fois autant que mes deux mains comptent de doigts. Et j'ai entendu leurs voix : ce sont des chefs, ainsi que je l'ai compris aux paroles qu'ils prononçaient. »

Le jeune Indien continua en racontant son excursion par le menu. Avec cette souplesse et cette habileté inouïe dont seuls des sauvages sont capables, il était arrivé jusqu'à proximité d'une grande clairière située à deux cents mètres environ de la berge du fleuve. Là, un campement de blancs était établi, éclairé par deux ou trois torches et assez mal gardé par des sentinelles ensommeillées, et, semblait-il, fort lasses. Autour d'un feu soigneusement masqué, cinq ou six hommes causaient sous une espèce de tente, assis sur des pliants devant une table de campagne où des bouteilles, des verres et les reliefs d'un repas copieux révélaient qu'ils avaient fait bonne chère ; trois ou quatre nègres, — des esclaves évidemment — accroupis à quelque distance attendaient les ordres de leurs maîtres.

Arroonah avait réussi à surprendre quelques-unes de leurs paroles, desquelles il résultait que, selon les prévisions du Parisien, une grande expédition avait bien été entreprise dans le but d'exterminer une bonne fois, ces maudits Bonnets-Noirs. Ceux-ci, qui avaient apparemment été surveillés à leur insu, sans que le jeune Indien ait pu deviner par qui, étaient présentement entourés de toutes parts par des forces considérables qui, à l'aurore, mar-

cheraien concentriquement sur eux.

« C'est de la belle ouvrage, copain, approuva le Parisien, et vous êtes tous les trois des malins entre les malins. Maintenant, il s'agirait de tirer parti de ce que vous venez d'apprendre ainsi : c'est justement là que ça devient diablement compliqué. Si j'étais sûr que nous puissions nous rapprocher tous — sans que leurs sentinelles s'en doutent — de ces braves gens qui se la coulent si douce, nous risquerions le coup. Mais j'ai peur que ce soit la pure folie : vingt-cinq ou trente hommes armés et équipés font plus de bruit que trois guerriers, quasiment dans le costume de notre père Anam, et sans fusils. Alors il ne nous reste plus qu'à trouver autre chose ».

Il rêva assez longtemps, et peut-être allait-il se décider à lancer un ordre, quand un événement inattendu vint brusquement détourner ses pensées.

XIV

Le nain au collier de chien.

Inattendu, certes, il l'était, cet événement, et inexplicable aussi : c'était comme un bruit très doux de grelots, mêlé aux sons d'un instrument qu'on eût volontiers

pris pour une flûte ; tout d'abord à peine distinct, il se faisait plus net d'instant en instant, sans pourtant cesser d'être discret ; et nulle lueur n'apparaissait sous les arbres, annonçant l'approche d'un être humain. Les Cœurs-de-Feu, éveillés, la main sur leurs carabines, écoutaient en frémissant, car, tout de suite, ils avaient assigné à cet étrange concert une origine surnaturelle, mais Coucou, plus sceptique, ordonna d'allumer des torches. Une lueur rougeâtre dissipa tant bien que mal l'obscurité, et suivi d'Arroonah, de Sam Lee et de cinq ou six guerriers, le Parisien se dirigea du côté d'où provenait cette singulière musique. A leur approche, le bruit cessa, et ils n'aperçurent rien. « C'est l'âme d'un guerrier assassiné qui vient demander vengeance, suggéra tout bas un Bonnet-Noir. — Ce sont les génies malfaisants qui errent dans la nuit et s'attaquent aux hommes pour sucer leur sang, imagina un autre. — La paix, ordonna Coucou, il n'y a pas de fumée sans feu, ni de bruit sans... » La parole expira sur ses lèvres devant un spectacle franchement extraordinaire.

Jusque-là caché derrière le tronc d'un énorme chêne, un être quasiment fantastique surgit et s'avança vers le groupe des Indiens. C'était un homme — à moins que ce fut une femme — dont la taille ne dépassait guère un mètre vingt, mais presque

aussi large que haut ; ses bras démesurés pendaient jusqu'à ses genoux ; mais ce qu'il y avait en lui de plus étrange, c'était sa tête énorme, toute ronde, surchargée de chevaux blancs tout bouclés, percée de deux petits yeux en trous de vrille et d'une bouche fendue presque d'une oreille à l'autre ; le nez aplati était figuré par une petite excroissance de chair, que le menton « en galochette » semblait vouloir rejoindre ; tout cela sans expression, sans âge, et complètement imberbe ; la peau, dépourvue de tous tatouages ou peintures, était couleur rouge brique. Quant au costume, il se composait d'une espèce de houppelande gris foncé sans nul ornement ; autour du cou, un collier de chien à ferrures nickelées et orné de grelots — un vrai collier de chien, tel qu'on en trouve chez nous dans tous les bazars — et à chaque poignet deux anneaux de fer.

« Bon sang, murmura Coucou avec effarement, qu'est-ce que c'est que ce phénomène ? Il y a donc la foire, par là, aux environs ? » Mais l'être bizarre continuait d'avancer en traînant péniblement son gros corps, et ne s'arrêta qu'à cinq pas des guerriers. Alors il prit la parole d'une voix singulièrement douce et même harmonieuse. « O hommes à la peau rouge ! dit-il dans un dialecte analogue à celui des Mangus, répondez à ma question : qui

d'entre vous a le droit de commander aux autres et d'exiger que les autres lui obéissent? » Machinalement, le Parisien fit un pas en avant, alors le « phénomène » frappa l'une contre l'autre ses grosses mains ridées et se dandinant suivant une sorte de rythme barbare, prononça quelques paroles incompréhensibles, que suivirent ces mots : « Hommes qui m'écoutez, connaissez-vous Otéiti? » Derrière Coucou, il y eut une véritable clameur d'effroi, et les guerriers, au nombre d'une quinzaine maintenant, esquissèrent une fuite qu'arrêtèrent un geste et un mot de leur sachem. Et pourtant, celui-ci n'était pas lui-même sans quelque émotion, car ce nom d'Otéiti n'était pas de ceux que l'on pût entendre prononcer dans la Prairie sans y prêter attention ; disons pourtant qu'au fond, notre gamin ne savait pas grand'chose de celui qui le portait, sinon qu'il passait pour un sorcier redouté et universellement respecté par tout ce qui n'appartenait à la race rouge, une sorte d'enchanteur ou de thaumaturge. Mais comme les récits qu'il avait recueillis durant son séjour chez les Cœurs-de-Feu étaient contradictoires, comme ils lui attribuaient un âge invraisemblable et voisin de celui où mourut Mathusalem, comme, enfin, ledit Otéiti était, affirmait-on, invisible aux simples mortels, Coucou avait fini par se mettre en

tête que ce n'était là qu'un mythe perpétué par l'imagination indienne et, peut-être, savamment exploité par des prêtres fétichistes. Et voilà qu'il se révélait très réel, et assez semblable aux portraits qu'il en avait entendu tracer...

Toutefois notre Parisien n'était pas un garçon à se laisser longtemps impressionner. La vue du collier de chien lui donnait d'ailleurs une envie de rire qu'il ne réprimait pas sans peine ; il se contraignit néanmoins à garder son sérieux, parce qu'il convenait de ne pas s'attirer l'animosité d'un personnage devant qui ses Cœurs-de-Feu tremblaient littéralement comme la feuille ; il se borna donc à s'incliner et à répondre : « Otéiti est le père des hommes rouges, un père est toujours le bienvenu auprès de ses fils. » Le sorcier agita la tête pour faire tinter ses grelots, et riposta : « Otéiti est-il le père de celui qui vient de parler ? Non, car ceux-là seuls sont ses fils dont la peau était rouge quand ils sont venus au monde. » C'était dire fort clairement à notre héros qu'il n'était qu'un blanc déguisé en Indien, et Coucou, surpris et un peu démonté, ne répondit pas. Otéiti attendit un instant, puis s'assit tranquillement au pied d'un arbre, après quoi il poussa un petit cri d'appel. Alors un nouveau venu parut, dissimulé jusqu'alors, lui aussi, derrière le chêne qui avait abrité le sorcier :

c'était un Indien pur sang, celui-là, presque nu, sans peintures, ni tatouages, ni ornements d'aucune sorte, un véritable hercule dont la force devait être invraisemblable, sa seule arme était un sabre d'abatis passé à sa ceinture. Il s'approcha d'Otéiti, la tête baissée et les yeux presque clos comme pour fuir l'éclat des torches, et se coucha à plat ventre devant lui, le visage contre terre.

« Sapristi, grommela le Parisien en français, j'en avais déjà vu de toutes les couleurs dans la Prairie, mais ça, c'était encore inédit. Qu'est-ce qu'il peut bien nous vouloir, cet échappé de la Cour des Miracles, et comment est-il venu jusqu'ici, par une nuit aussi noire? D'où peut-il bien sortir? » Comme s'il eût deviné le sens de ces mots, le nain leva la main pour signifier qu'il allait parler, et, en effet, de sa voix singulièrement pénétrante, il commença en ces termes : « Qu'est-ce que l'homme? Que vient-il faire sur la Terre? Qui l'y a mis? Pourquoi, au lieu d'y vivre en paix, s'exténue-t-il à la poursuite de buts fugitifs et insaisissables? Pourquoi les uns sont-ils plus forts que les autres?... Regardez autour de vous, guerriers ! Tout parle, les plantes, et les animaux, et les rochers eux-mêmes, mais bien rares sont ceux qui savent en comprendre le langage, parce que bien rares sont ceux qui cherchent à

en pénétrer le sens. Mais vous êtes, vous qui m'écoutez, aimés du Grand-Esprit, car il a conduit vers vous Otéiti, le sage entre les sages, celui pour qui il n'est pas de secrets, celui qui pourrait, s'il lui plaisait, répondre en se jouant à toutes vos questions et qui peut tout. — J'aime les gens modestes, moi, pensa Coucou, c'est pour cela que ce rabougrì me tape dans l'œil. Il a une façon de se casser l'encensoir sur le nez qui n'est pas dans un baquet. »

L'autre continuait : « Qui est Otéiti, hommes ? Ne le savez-vous pas ? Mille soleils (années) ont blanchi ses cheveux, affaibli ses membres et augmenté sa science, mille soleils durant lesquels il a appris à lire dans le passé, le présent et l'avenir. Il a connu la race rouge à l'époque où ses fils étaient les seuls maîtres de ce sol, il a vu venir les blancs, il a assisté à la lente agonie de la puissance des nations jadis chéries du Grand-Esprit, il a vu périr son propre peuple. Hommes, comment s'appelait son peuple ? C'est un nom qu'il ne faut prononcer qu'avec des larmes, et je ne le dirai point. Mais les blancs, eux, le désignent ainsi : les Constructeurs-de-Tertres. »

Coucou tressaillit, car ces étranges vocables avaient pour lui une signification assez précise. Jadis, au cours de ses longues conversations avec Thomas le Canadien, il

avait appris qu'il existait dans les immenses et à peu près inexplorés déserts de l'ouest — Arizona, New Mexico, Colorado, Nevada — des vestiges extraordinaires du passage et, sans doute, du séjour, d'une race d'hommes disparue depuis des siècles, et sur lesquels on ne possédait autant dire, aucune donnée ; les rares savants qui s'étaient occupés d'eux les avaient, faute d'autre dénomination, dénommés Constructeurs-de-Tertres, terme qui rappelait précisément la nature des vestiges qu'ils avaient laissés. Ceux-ci consistaient en de gigantesques levées de terre, dont certaines atteignaient une longueur de plusieurs centaines de mètres sur dix à vingt de hauteur. Ces monuments, dont l'édification avait dû demander un travail effrayant, puisqu'il avait fallu apporter sur place la terre dont ils étaient bâtis, recouverts depuis longtemps d'une herbe haute et verte, présentaient à distance l'aspect d'immenses « tertres » mais chacun d'eux affectait, en réalité, la forme très bien dessinée d'un animal réel ou mythologique, oiseau ou quadrupède, étendu sur le sol. Une partie de chacun de ces tertres était creuse, et on y avait découvert des squelettes en masse, des armes, des bijoux, des instruments de toutes sortes, des ossements sculptés, des statues, d'où l'hypothèse qu'ils avaient dû servir à la fois de temples et de nécropoles.

Si donc les paroles d'Otéiti étaient exactes — mise à part l'affirmation de sa longévité un peu excessive — il fallait admettre que le sorcier et ses sectateurs, s'il en avait, étaient les derniers débris de ces Constructeurs-de-Tertres, lesquels, submersés par les invasions successives de peuples, sans doute beaucoup moins civilisés qu'eux, avaient conservé aux yeux de leurs vainqueurs une sorte de prestige mystique dont leur chef ou leur grand prêtre, toujours connu sous le nom d'Otéiti, était le bénéficiaire. Naturellement, ce n'étaient là que des données plutôt vagues et qui ne prétendaient pas tout expliquer, mais Coucou n'en était pas moins satisfait de savoir à peu près à qui il avait affaire. Restait à déterminer les intentions des nouveaux venus. Notre Parisien ne tarda pas à se persuader qu'elles n'avaient rien d'hostile. En effet, le nain continuait : « Qui d'entre vous, hommes, a jamais contemplé les temples qu'érigèrent jadis les hommes de ma nation ? Que sont auprès d'eux les cabanes que vous édifiez et même les maisons des blancs ? Ne ressemblent-ils pas à de hautes montagnes auprès d'humbles collines ? Mais les temps sont passés. Le Grand-Esprit a tracé les lois suivant lesquelles les astres se meuvent dans le ciel, les plantes sortent de la graine, les êtres animés naissent et grandissent, les

peuples croissent et disparaissent. Et il a voulu que les Constructeurs-de-Tertres fussent effacés du rang des nations rouges, et il a voulu aussi que les hommes rouges disparussent devant les blancs, leurs ennemis. Guerriers, un jour viendra où les hommes rouges ne seront plus qu'un souvenir dans la mémoire de leurs vainqueurs, mais ce jour n'a pas encore lui. Ceux qui, vaillants, luttent contre les démons venus d'au delà de l'eau immense sur leurs pirogues géantes, méritent de ne pas succomber. Allez, hommes, sellez vos coursiers munissez-vous de vos armes, éteignez vos torches, et suivez Otéiti, car Otéiti va vous conduire loin de ceux qui vous guettent ! »

XV

La volonté d'Otéiti.

Sans un mot, frémissant d'une terreur superstitieuse, les Cœurs-de-Feu s'ébranlèrent comme un seul homme, exécutant l'ordre ; nul ne s'occupa de solliciter l'avis du sachem, qui murmura : « Il paraît que je ne compte plus, depuis que ce gros petit bonhomme à grelots de toutou a montré sa jolie frimousse... Après tout, il serait bien surprenant qu'il nous veuille du mal, par conséquent, il n'y a qu'à lui emboîter le

pas... Mais d'où sort-il, ce mardi gras, comment nous a-t-il dénichés ! Ça, par exemple, c'est le bouquet de tout ce qui m'est arrivé jusqu'ici... Mais voilà les copains qui défilent, je ne veux pas rester là, tout seul, moi. » Les guerriers, en effet, avaient, en un tour de main, achevé leurs préparatifs. Otéiti prononça quelques mots en une langue que nul ne comprit alors le géant étendu à ses pieds se redressa et se mit à genoux, le nain, très adroitemment se plaça à califourchon sur ses épaules, l'autre se redressa et se mit en marche, filant dans la direction opposée au fleuve.

Dans l'ombre opaque, la caravane s'enfonça sur les traces du sorcier que véhiculait son géant rouge. A peine si les hommes s'apercevaient vaguement les uns les autres ; sous leurs pas, sous le heurt de leurs corps et des chevaux, les branches craquaient ou se brisaient ; parfois un homme ou une monture glissait et tombait. Tout cela faisait un vacarme qui devait se percevoir au loin, et Coucou, anxieux, s'attendait à chaque instant à entendre, soit le « qui-vive » d'une sentinelle, soit des coups de feu. Cette marche dans de pareilles conditions lui semblait une véritable folie, mais il n'essayait pas de s'y opposer parce qu'il était absolument sûr que ses guerriers ne l'eussent pas écouté. C'était vraiment là quelque chose d'extraordinaire, et pour-

tant d'indiscutable : une heure auparavant sur un simple mot, ses Cœurs-de-Feu se seraient fait tuer jusqu'au dernier sans reculer d'une semelle ; et, depuis l'apparition du « Mardi gras », ils ne s'occupaient pas plus de lui que s'il n'avait pas existé. Arroonah lui-même, qui, d'habitude ne le quittait pas, s'était écarté de lui, et même, il semblait au Parisien, autant qu'il pût en juger, que les paroles par lesquelles Otéiti avait manifesté qu'il ne considérait pas leur sachem comme un homme rouge, comme un de ses fils, eussent élevé une sorte de mur entre ses hommes et lui ; c'était tout juste maintenant s'ils ne fuyaient pas son approche.

Avouons-le franchement, cet épisode surprenant avait passablement dérouté notre Parisien qui, ne sachant trop que penser, suivait machinalement sa troupe, parce qu'il ne voyait pas d'autre parti à prendre ; au fond, il était assez inquiet sur ce qui allait advenir. A supposer même que, guidés par les yeux de lynx du sorcier, les Bonnets-Noirs réussissent à éviter les aventuriers qui les cernaient — à en croire le rapport tout récent d'Arroonah — qu'arriverait-il ensuite ? Notre Parisien passa un bon moment à se le demander, puis, fidèle à ses habitudes d'insouciance, il s'abandonna, lui aussi, à sa destinée, se réservant d'agir quand le moment serait

venu, de façon à ressaisir l'autorité qui semblait lui échapper.

Cette marche, en pleines ténèbres, à travers les bois dépourvus de sentiers, eût été impossible par une nuit complètement noire, mais, bien que le ciel fût sans lune, la vague clarté des étoiles était suffisante pour que la troupe pût rester groupée sur les traces de ses deux guides, l'un portant l'autre. Ceux-ci s'avançaient d'une allure lente, mais absolument sûre, sans jamais s'écartez de la ligne droite, autrement que pour éviter les buissons trop épais. Et force fut bien, au bout de deux heures environ de marche, de reconnaître qu'Otéiti savait parfaitement ce qu'il faisait : on venait d'atteindre la limite de la forêt sans avoir aperçu une seule sentinelle adverse, sans que la moindre alerte eût jeté le trouble dans le petite colonne. Maintenant, c'était une plaine mame-lonnée qui se déroulait ressemblant à celle que les Cœurs-de-Feu avaient parcouru la veille, avant de pénétrer dans la forêt ; aucun feu de bivouac ne s'y décelait, et chacun eût juré qu'elle était déserte : qu'étaient donc devenues ces forces nombreuses qui, soi-disant, tenaient Coucou et les siens dans une souricière ?

Notre Parisien qui, décidément, marchait de surprise en surprise, se le demandait quand, aux lueurs encore impré-

cises du soleil levant, il vit le sorcier tirer de sa houppelande un petit instrument semblable à une flûte et y moduler quelques sons aigus, auxquels d'autres tout pareils et peu éloignés répondirent aussitôt. Otéiti — ou plutôt le géant qui le portait sur ses herculéennes épaules — modifia alors sa direction, et dépassa l'extrémité d'un pli de terrain, à l'abri duquel on aperçut, dissimulés, une trentaine de cavaliers. L'un de ceux-ci s'approcha et, se prosternant sur le sol, prononça quelques paroles dont nul ne put saisir le sens. Quand il se redressa, notre Parisien put l'examiner à loisir, et il constata ainsi que cet homme ressemblait comme un frère à celui qui avait obligéamment prêté son aide au sorcier, mais qu'il était un peu plus vêtu, une sorte de justaucorps de couleur violette, sans manches, enserrait son torse robuste et un pantalon de peau de daim complétait son costume ; comme armes, couteau, casse-tête, arc et flèches. Otéiti engagea avec lui une assez longue conversation en son idiome spécial ; puis, se tournant vers les Cœurs-de-Feu, il dit avec emphase : « Avez-vous vu, mes fils rouges, avez-vous vu ces blancs qui vous guettaient, qui vous cernaient de toutes parts ? Non, aucun d'entre eux ne s'est offert à vos regards. Ils se sont enfuis comme des daims craintifs devant votre père Otéiti ;

où sont-ils maintenant?... Ainsi la protection de l'ancêtre en qui le Grand-Esprit a placé sagesse et puissance a-t-elle suffi à vous tirer du péril. Allez, allez, mes fils, vous regagnerez vos villages, et nul ne vous attaquera et nul ne s'opposera à votre passage parce qu'Otéiti le veut ainsi. Enfourchez vos montures, et partez rejoindre votre sachem Bill-Bull. Quatre de mes fidèles guerriers vont vous guider jusqu'au grand désert par des chemins que nul homme blanc n'a jamais foulés ; partez, et souvenez-vous que les yeux d'Otéiti percent l'espace et qu'ils suivent, fussent-ils à des lunes et des lunes de marche, ceux qu'il chérit dans son cœur ! »

Comme les Cœurs-de-Feu allaient obéir, le sorcier les arrêta d'un geste, puis il s'avança vers Coucou qui, très intéressé, avait curieusement suivi la scène. Un long instant, il le contempla sans rien dire, puis il prononça à nouveau quelques paroles à l'adresse de sa propre escorte. Une demi-douzaine d'hommes, tous de taille élevée et solidement musclés, encadrèrent notre gamin, qui, attendant la suite, ne fit pas un geste. « Pourquoi, dit Otéiti d'une voix sourde, pourquoi celui-là n'est-il pas de notre sang? Faut-il, donc, qu'aujourd'hui, les hommes à la peau rouge aillent chercher leurs chefs parmi leurs ennemis?... Jadis le grand Tamenund, qui fut un pro-

phète inspiré par les génies de notre peuple, disait que la race des fils de la Tortue serait sauvée par un enfant que les eaux apporteraient sur notre terre... Est-ce lui? Va, enfant, appelle celui de tes guerriers en qui tu as le plus de confiance, exprime-lui tes volontés, et que celui-là les accomplitte... — Que veut dire mon père? interrogea le Parisien avec calme. Son langage parle moins à mon esprit que le chant incompréhensible de l'Oiseau des Sommets (l'aigle). Pourquoi n'accomplirais-je pas moi-même mes volontés? — Parce que tu appartiens à Otéiti et que tu vas te séparer de tes guerriers pour le suivre. — Jamais de la vie! s'exclama Coucou en portant la main à ses pistolets. Ah! c'est à ça que vous voulez en... »

Il n'eut pas le temps d'achever; ses gardes du corps l'avaient empoigné, et comme chacun d'eux était individuellement beaucoup plus fort que lui, ils n'eurent aucune peine à le maîtriser et à lui enlever ses armes. « Cœurs-de-Feu, criait le gamin en se débattant, est-ce ainsi que vous tenez le serment que vous avez fait à votre sachem Bill Bull? N'aviez-vous pas juré de me défendre et de m'obéir! N'ai-je pas moi-même tenu mes promesses envers vous et envers votre nation, n'avons-nous pas combattu et vaincu ensemble?... » C'était en vain, nul ne lui répondit: alors

il interpella violemment Arroonah. « Vous mon frère, vous aussi, vous m'abandonnez ? Ah ! vous êtes tous de jolis cocos, allez, et il vaut mieux se fier à une planche pourrie qu'à vos paroles les plus solennelles ! Arroonah, bon sang, êtes-vous sourd et muet, ou devenu idiot tout d'un coup ? Abruti, c'est parce que cette espèce de tête à massacre vous a raconté des histoires à dormir debout que vous vous croyez obligé de « marcher » comme la dernière des « poires » blettes ? »

Mais ses paroles, si véhémentes qu'elles fussent, ne trouvèrent aucun écho, et Arroonah, bien que visiblement ému et ayant peine à retenir ses larmes, demeura silencieux...

C'en était fait, Coucou était abandonné par ceux-là mêmes à la tête de qui il avait bravé tant de périls, qu'il se croyait dévoués jusqu'à la mort, et qui le livraient, sans même lever un doigt pour le défendre, à ce mystérieux, redoutable et grotesque fantoche. « C'est bon, fit-il furieusement, puisque vous me « plaquez » comme une affiche contre une vitrine, je me débrouillerai tout seul... Et puis en voilà assez, j'aime mieux ne plus vous voir : vous me dégoûtez, vous êtes trop bêtes ! »

Et, délibérément, il leur tourna le dos.

*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

L'agonie d'une Race

GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU
GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes



TITRE DES VOLUMES PARUS :

1. **Les Martyrs du Texas.**
2. **La Revanche des Opprimés.**
3. **Le Trésor des Toltèques.**
4. **Dans le Repaire du Tigre.**
5. **La Statue de la Caverne.**
6. **Le grand Chef des Bonnets-Noirs.**
7. **La Ville morte.**
8. **Le Poison qui rend fou.**
9. **La Guerre dans la Prairie.**
10. **Vers la Vengeance.**

Envoy franco de chaque volume contre 25 centimes
en timbres-pôste, adressés à **Mignonne Bibliothèque**, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e.)